

perspectives

Journal Réseau français des Instituts d'études avancées

n. 14 — printemps-été | spring-summer 2016

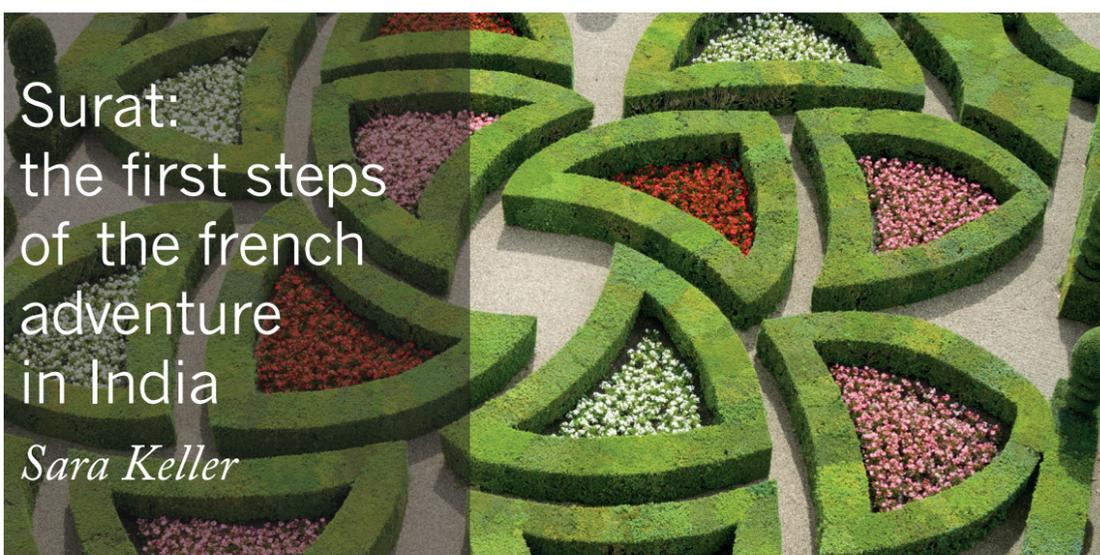
www.rfiea.fr



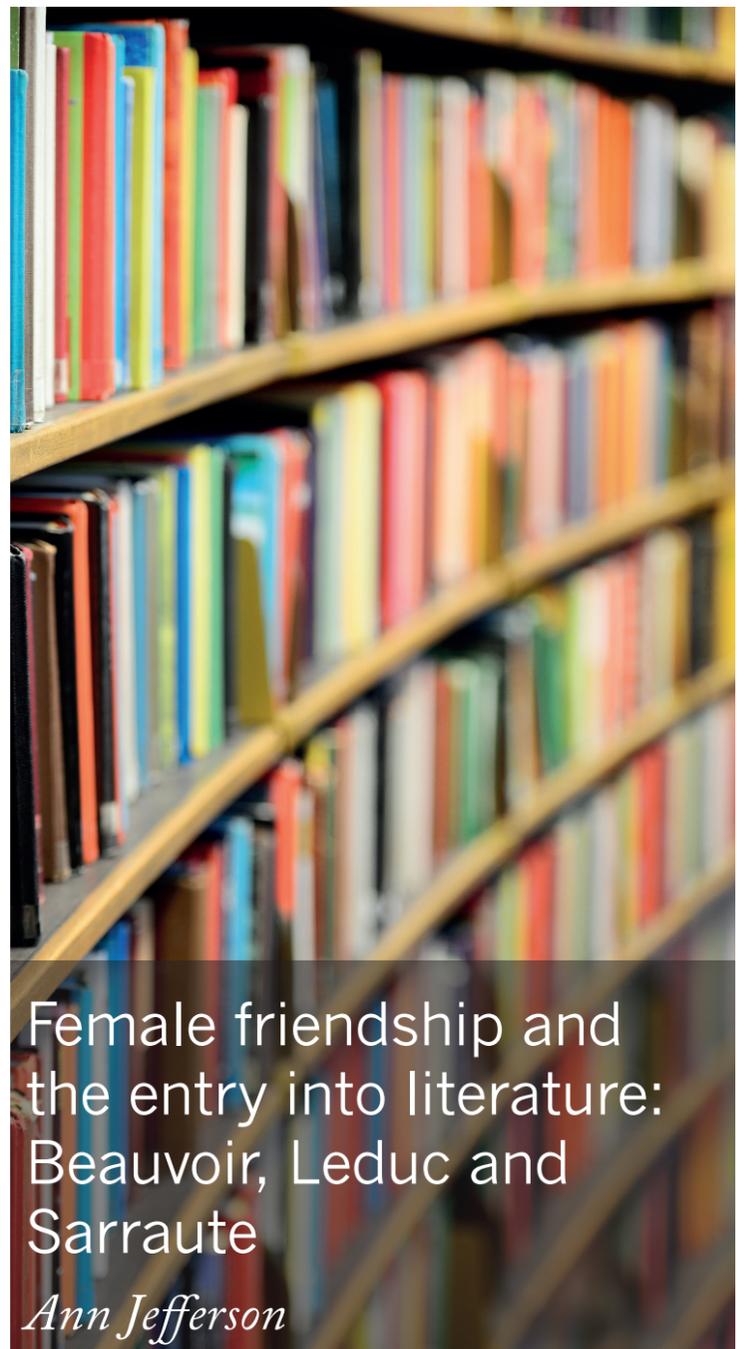
Transformation
sociétale
et changement
climatique
Juergen Weichselgartner



La violence
comme
fait social
Eddie Hartmann



Surat:
the first steps
of the french
adventure
in India
Sara Keller



Female friendship and
the entry into literature:
Beauvoir, Leduc and
Sarraute
Ann Jefferson



ÉDITO

Olivier Bouin | Directeur
de la fondation RFIEA

AMITIÉS FÉMININES ET ENTRÉE EN LITTÉRATURE : SIMONE DE BEAUVOIR, VIOLETTE LEDUC ET NATHALIE SARRAUTE 3

Ann Jefferson | résidente à l'IEA de Paris

LA VIOLENCE COMME FAIT SOCIAL 7

Eddie Hartmann | résident à l'IEA de Paris

SURAT: THE FIRST STEPS OF THE FRENCH ADVENTURE IN INDIA 9

Sara Keller | résidente à l'IEA de Nantes

TRAVELSCAPES 11

Cristina Corsi | résidente à l'IMÉRA d'Aix-Marseille

ORGANISATION ET TÉLÉOLOGIE EN BIOLOGIE : UNE APPROCHE CONSTRUCTIVISTE 12

Nicole Perret | résidente à l'IEA de Nantes

TRANSFORMATION SOCIÉTALE ET CHANGEMENT CLIMATIQUE 17

Juergen Weichselgartner | résident au Collegium de Lyon

RÉSIDENTS 2016 ET MISCELLANÉES 19

POUR UNE HISTOIRE DES BIDONVILLES AU MAGHREB 20

Jim House | résident à l'IEA de Paris

La recherche en sciences humaines et sociales a fait face à des bouleversements majeurs au cours des trente dernières années: nouvel ordre mondial, nouveaux objets et méthodes de recherche, nouveaux pôles de production de la connaissance, circulation accrue des idées et des chercheurs. En France, institutions et chercheurs se sont progressivement adaptés pour faire face à ce nouveau contexte de l'internationalisation de la recherche en SHS. De manière croissante, l'internationalisation de la recherche est appréciée comme un moyen permettant d'atteindre une certaine forme d'« excellence » scientifique et comme un vecteur de rayonnement de celle-ci dans le vaste champ des connaissances scientifiques.

La situation s'est améliorée au cours des dernières années, notamment du fait des efforts et incitations de l'État, de l'évolution des critères d'évaluation des carrières et des institutions et des besoins de financement de la recherche. Certains établissements ou organismes français se sont mobilisés et surmontent ces difficultés afin de devenir des coordinateurs de projets ou des partenaires majeurs à l'échelle européenne et internationale.

On observe toutefois encore en France un déficit dans le domaine de l'accompagnement à l'internationalisation, relativement aux pays européens leaders en la matière. Ceci est dû à la combinaison de trois facteurs défavorables: (i) un moindre accompagnement du montage de projet de la part des établissements français par rapport à leurs homologues européens, (ii) une moindre flexibilité administrative et budgétaire dans le portage de projets européens et internationaux, (iii) une moindre valorisation de la coordination des projets européens et internationaux dans la carrière des chercheurs et enseignants-chercheurs.

Les cellules d'accompagnement pour les projets européens ou internationaux demeurent souvent insuffisantes face aux besoins réels des chercheurs (information, identification, accompagnement, montage, portage, reporting). Un tel déficit vaut également pour l'attractivité des institutions de recherches françaises, qui ont du mal à s'imposer face à la concurrence agressive des grands acteurs internationaux (américains, anglais, néerlandais, suisses, singapouriens...).

Plusieurs rapports et livres blancs ont appelé à une mobilisation accrue en faveur de l'internationalisation des SHS.

La fondation RFIEA poursuit son soutien aux instituts d'études avancées, véritables moteurs d'attractivité et de rayonnement internationaux. Elle renforce la valorisation des savoirs et expertises du formidable réservoir de savoirs que constituent les 700 chercheurs invités par les quatre IEA du réseau depuis 2008. À ce titre, le RFIEA édite depuis janvier 2016, en complément de *Perspectives*, la lettre bimensuelle *fellows*, qui propose une lecture internationale de l'actualité par des résidents, actuels ou anciens, des IEA. Un site internet dédié, fellows.rfiea.fr, reprend les dossiers thématiques de chaque numéro et propose des contenus pour approfondir l'analyse.

En second lieu, le RFIEA met aujourd'hui son expertise au service du montage et du portage de projets scientifiques innovants – qu'ils soient européens ou internationaux, individuels ou collectifs. La fondation accompagne les chercheurs qui le souhaitent dans le dépôt de projets européens et internationaux. Grâce au vaste réseau d'experts et de correspondants qu'elle a constitué au cours des dernières années et aux compétences développées en son sein, la fondation apporte un soutien adapté aux situations et aux projets individuels des anciens résidents. En renforçant les réseaux internationaux et en réunissant des financements de projet, l'action de la fondation permet d'amplifier l'impact scientifique en France des résidences offertes par les IEA.

Enfin, afin de faciliter l'internationalisation de la communauté française de recherche et renforcer la visibilité et l'attractivité des institutions de recherche françaises, la fondation a lancé dans le cadre de l'Alliance Athena pour les sciences humaines et sociales, en partenariat avec la FMSH et le soutien du CNRS, le site <http://www.fundit.fr>. Cette plateforme rassemble toute l'information disponible concernant les programmes, dispositifs et acteurs de la mobilité entrante et sortante, ainsi que les appels à projets individuels et collaboratifs aux niveaux français, européens et internationaux dans le domaine des SHS. À ce jour, fundit référence plus de 350 appels à candidature et plus de 800 institutions. Lancez-vous!

perspectives n. 14

ISSN 2263-1577

Parution : mai 2016

Directeur de la publication : Olivier Bouin

Édition : Julien Ténédos

Crédits photos : Tous les portraits des résidents ont été réalisés par Christophe Delory.

L'équipe du RFIEA tient à remercier chaleureusement pour leur contribution :

Cristina Corsi, Ann Jefferson, Eddie Hartmann, James House, Sara Keller, Nicole Perret et Juergen Weichselgartner. Nous remercions également Cécile Guezennec, Simon Luck, Pascale Hurtado et Aspasia Nanaki pour leur collaboration ; et Laetitia Devaux et Mylène Trouvé pour les traductions des articles d'Ann Jefferson et de Juergen Weichselgartner.

Tous droits réservés pour tous pays.

AMITIÉS FÉMININES ET ENTRÉE EN LITTÉRATURE : SIMONE DE BEAUVOIR, VIOLETTE LEDUC ET NATHALIE SARRAUTE¹

Ann Jefferson | résidente à l'IEA de Paris

*Ann Jefferson est professeur de littérature française à l'université d'Oxford et Fellow émérite du New College, Oxford. Ses travaux portent sur le roman français depuis Stendhal jusqu'à Nathalie Sarraute, la théorie littéraire, les récits de vie et la littérature contemporaine. Elle a récemment publié *Genius in France: An Idea and its Uses* (Princeton University Press, 2015). Son livre précédent, *Biography and the Question of Literature in France* (Oxford University Press, 2007) a été traduit en français : *Le Défi biographique* (PUF, 2012). Elle travaille actuellement sur une biographie de Nathalie Sarraute. Article traduit par Laetitia Devaux.*

L'amitié tend à n'avoir qu'une importance secondaire dans les récits de la vie littéraire, figurant comme note biographique en marge de l'histoire, bien plus fournie et vaste, de mouvements, d'écoles et de diverses autres

poinds littéraire que personnel ou intime, en d'autres termes, à leur statut comme « fait littéraire »². J'emprunte l'expression « fait littéraire » au formaliste russe Yuri Tynianov, qui l'évoque dès 1929. Je m'en sers également en

vaste chambre où, jusqu'à présent, nul n'a pénétré.³ »

L'amitié féminine est d'abord une affaire de contenu littéraire, mais elle pose également question pour « l'entrée en littéra-

comme avocate tout en attendant son deuxième enfant. Elle ne s'est mise à écrire que trois ans plus tard, mais il est tout à fait possible qu'elle ait lu l'essai de Virginia Woolf dès sa publication, et que cela l'ait encou-

romans de Simone de Beauvoir, Violette Leduc et Nathalie Sarraute, je limiterai mes exemples à leurs premiers romans, tout d'abord pour conserver le lien avec l'exemple fictionnel de Virginia Woolf, mais aussi parce



Simone de Beauvoir, 1957 © Jack Nisberg

traditions. Je propose malgré tout dans ce bref article d'explorer cette marge afin de nous demander en quoi l'amitié féminine a pu jouer un rôle dans le parcours littéraire des femmes auteurs françaises du milieu du xx^e siècle. Cette question permettra de mieux cerner les moyens par lesquels les femmes étaient tenues à l'écart de l'institution littéraire, et d'étudier les moyens qu'elles ont trouvés pour y remédier. Simone de Beauvoir et Violette Leduc ont été amies, bien qu'avec un degré d'investissement disproportionné, et toutes deux ont également été liées d'amitié avec Nathalie Sarraute, qui appartenait à la même génération littéraire. Je m'intéresse à ces amitiés davantage pour leur

référence à Virginia Woolf qui, dans *Une chambre à soi*, également paru en 1929, raconte sa lecture d'un roman imaginaire, *L'Aventure de la vie*, écrit par Mary Carmichael, une romancière tout aussi imaginaire. Virginia Woolf traite ici de l'amitié féminine, et c'est la grande nouveauté qu'elle découvre dans le livre de la femme écrivain qu'elle imagine: « je tentai de me souvenir de mes lectures, où deux femmes soient représentées comme amies. [] Mais presque sans exception, les femmes nous sont données dans leurs rapports avec les hommes. » Et de poursuivre: « Car si Chloé, de même qu'Olivia et Mary Carmichael, sait comment s'exprimer, elle fera briller une torche dans cette

ture » des femmes. La notion « d'entrée en littérature », que je tiens de José-Luis Diaz, qualifie l'accession au statut d'auteur au sein de l'institution littéraire. Loin d'être le simple fait de coucher des phrases sur du papier, l'entrée en littérature suppose d'acquérir un statut d'écrivain reconnu⁴. Ce statut est bien entendu autrement plus difficile à obtenir pour les femmes que pour leurs homologues masculins, même si, à mesure que je retrace les amitiés féminines littéraires dans la France du xx^e siècle, de 1929 aux années 1940, puis jusqu'au début des années soixante, nous verrons évoluer cette situation.

En 1929, Nathalie Sarraute travaillait toujours vaguement

ragée dans ses ambitions littéraires⁵. 1929 est, pour Simone de Beauvoir, l'année où meurt ZaZa, sa grande amie d'enfance, ainsi que celle où elle est reçue deuxième à l'agrégation juste derrière Sartre, ce qui conditionnera le cours du reste de sa vie. Cette même année aussi, Violette Leduc travaillait au service de presse de l'éditeur Plon, où, pendant l'heure du déjeuner, elle lut la récente traduction française de *Poussière* de Rosamond Lehmann (1927), un roman où, comme l'a ensuite exprimé Leduc: « Deux adolescentes s'aimaient, une femme osait l'écrire »⁶.

AMITIÉS FICTIONNELLES
Pour mon étude de la représentation de l'amitié féminine dans les

que l'époque où Violette Leduc et Nathalie Sarraute ont commencé à publier, à savoir le milieu et la fin des années 1940, est aussi celle où les amitiés entre elles ont été les plus actives. Simone de Beauvoir et Violette Leduc mettent chacune des femmes au cœur de leur œuvre, même si les relations qu'elles décrivent sont bien plus complexes que l'amitié sereine supposée exister entre Chloé et Olivia.

L'Invitée, de Simone de Beauvoir (1943) se déroule dans l'univers du théâtre et de la littérature parisiens. Elle relate la relation ambiguë, et manifestement inégale, entre Françoise et Xavière. Pour Françoise, l'amitié prend surtout la forme d'une possession, et lorsqu'elle doit partager

FEMALE FRIENDSHIP AND THE ENTRY INTO LITERATURE: BEAUVOIR, LEDUC AND SARRAUTE

Xavière avec Pierre, cette relation vire à la jalousie, culminant, de façon assez spectaculaire, dans le meurtre de Xavière par Françoise⁷. *L'Asphyxie*, de Violette Leduc (1946), malgré sa structure épisodique, est unifiée par les relations de la narratrice avec deux autres femmes, sa mère et sa grand-mère, même si, à strictement parler, il ne s'agit pas d'une véritable amitié, puisqu'elles n'appartiennent pas à la même génération. L'écho, qu'il soit ou non conscient, de la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, et du lien entre la mère et la grand-mère de Marcel, permet de supposer que la *Recherche* a servi de modèle pour la description des relations féminines dans le roman de Violette Leduc. Les rapports entre toutes ces femmes montrent le large éventail d'amitiés possibles entre femmes et constituent le sujet principal de ces romans où des femmes aiment d'amitié ou d'amour (le verbe français *aimer* recouvre ces deux occurrences) et où, pour citer Violette Leduc, les écrivains femmes osent le dire.

Le premier roman de Nathalie Sarraute, *Portrait d'un inconnu* (1948) fait exception à cette règle des relations féminines en ce que le narrateur y est un homme qui, cependant, exprime sa fascination pour la relation entre une jeune femme de sa connaissance et le père de celle-ci dans une réécriture moderne d'*Eugénie Grandet* de Balzac. Malgré de grandes et fortes amitiés féminines dans la vie réelle de Nathalie Sarraute, aucun autre de ses romans ne traite du sujet, et le personnage de Germaine Lemaire dans *Le Planétarium* (1959) est surtout un portrait peu flatteur de Simone de Beauvoir, dont les amitiés sont décrites comme réservées à des hommes plus jeunes issus de son entourage peuplé d'adorateurs. Même si l'inimitié se situe ici entre un écrivain et son personnage, plutôt qu'entre deux personnages, Nathalie Sarraute semble se venger, avec ce portrait fictionnel, de son ancienne amie: elle n'aimait pas Simone de Beauvoir et elle ose – presque – le dire.

LES ANNÉES 1940 ET L'ENTRÉE EN LITTÉRATURE

Les amitiés féminines sont, peut-être de façon plus extensive, abordées dans les textes autobiographiques ultérieurs de Violette Leduc et de Simone de Beauvoir. Celle-ci évoque *ZaZa* dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), mais c'est dans *La Force des choses* (1963) qu'elle relate son ancienne amitié avec Violette Leduc et Nathalie

Sarraute, qui avaient désormais acquis le statut d'écrivains reconnus. Dans *La Bâtarde*, publié en 1964, Violette Leduc décrit

véritable politique du genre, l'entrée en littérature faisait de l'amitié avec des hommes un prérequis indispensable. Le monde

C'est Violette Leduc qui fournit le témoignage le plus éloquent sur l'apparente inaccessibilité du monde littéraire pour une

Violette Leduc, non seulement d'écrire, mais aussi de s'imaginer être publiée, marquant ainsi son entrée en littérature.



Ann Jefferson, 2015 ©ChDeLory

son amitié d'école avec Isabelle et Hermine, et dans *La Folie en tête* (1970), elle se remémore ce que l'on ne peut que voir comme une obsession pour Simone de Beauvoir, ainsi que son attirance à peine moins forte (des propres aveux de Violette Leduc) pour Nathalie Sarraute.

Ce qui transparait également dans ces souvenirs, c'est le rôle que les femmes ont joué – ou non – dans l'entrée en littérature d'autres femmes. Simone de Beauvoir, Violette Leduc et Nathalie Sarraute appartiennent à une nouvelle génération de femmes écrivains qui, sans oublier Elsa Triolet, Marguerite Duras, Dominique Rolin et Colette Audry, atteint sa maturité littéraire dans les années 1940. Le numéro spécial que la revue littéraire *Confluences* a consacré à l'état du roman en 1943 cite Simone de Beauvoir, Elsa Triolet, Dominique Rolin et Marguerite Duras parmi les écrivains ayant émergé depuis la défaite de 1940, mais sans commenter leur sexe ni ses implications⁸.

En réalité, pour les femmes à cette époque, et en raison d'une

littéraire demeurait, dans son écrasante majorité, masculin, peut-être nulle part davantage que dans la tant convoitée maison Gallimard, où Simone de Beauvoir, Violette Leduc et, à partir de 1953, Nathalie Sarraute ont été publiées⁹. Les décisions étaient prises par un comité de lecture qui, jusqu'à ce qu'il accepte Dominique Aury en 1947, se composait exclusivement d'hommes. Dominique Aury avait été cooptée grâce à la finesse reconnue de son jugement littéraire, mais aussi parce qu'elle était la protégée et la maîtresse de Jean Paulhan, qui l'avait parrainée, pour reprendre le mot qu'emploie Angie David dans sa biographie de Dominique Aury¹⁰. Angie David montre ainsi la nécessité, à l'époque, pour une entrée en littérature, qu'on soit homme ou femme, d'avoir « un parrain ». Une culture masculine prédominait au comité de lecture, et lors des traditionnelles réunions du mardi après-midi, Aury n'ouvrait pas la bouche, sauf si on sollicitait directement son avis. Sa contribution la plus assidue était les gâteaux qu'elle confectionnait chez elle chaque dimanche en vue de ladite réunion.

femme aspirant à devenir écrivain en 1945. Le rôle de Simone de Beauvoir dans l'entrée en littérature de Violette Leduc a été cependant crucial, et pour la première fois, il ébranle, en tout cas, il rend moins exclusif la nécessité d'un parrainage masculin, même si au final, les hommes conservent un rôle de premier plan. Dans ses mémoires, Violette Leduc place ses débuts littéraires sous la tutelle de Maurice Sachs. L'enjeu ici n'est pas tant le désir d'écrire, que la décision d'écrire, voire la permission que Sachs lui accorde après avoir lu ses premières tentatives: « Ma chère Violette, dit-il, nous n'avez plus qu'à continuer »¹¹. Le parrainage de Sachs prend tout son sens lorsque Violette Leduc envoie son manuscrit à Yvon Belaval, philosophe et ami de Sachs, surtout parce que c'est lors d'une visite chez Belaval qu'elle découvre *L'Invitée* de Simone de Beauvoir. Comme elle l'explique par la suite dans une lettre non datée, cette découverte a été décisive: « Une femme écrire un si gros livre, me suis-je dit. J'avais eu un choc. »¹². Dans cet exemple, c'est la combinaison d'une amitié masculine et d'un modèle féminin qui a permis à

Cette entrée s'est ensuite déroulée en deux étapes, la première grâce à des femmes, la seconde à des hommes. Car tout d'abord, c'est Alice Cerf, une amie de Violette Leduc, qui a convaincu Géraldine Pardo, connaissance intime de longue date des sœurs Beauvoir, de demander à Simone de s'intéresser à *L'Asphyxie*. Le récit par Violette Leduc de sa rencontre avec Simone de Beauvoir au Café de Flore est l'un des temps forts de *La Folie en tête*. Il est très peu probable qu'un homme ait autant réfléchi à l'objet qui contiendrait son manuscrit (« [une] chemise orange à tirettes »), pas plus qu'il n'aurait décrit de la sorte ses préparatifs pour le rendez-vous, y compris ses ablutions consciencieuses à l'aîne et aux aisselles, tout en lisant un exemplaire de *Miettes philosophiques* de Kierkegaard sans en comprendre le moindre mot, en négligeant le ménage, contrairement à son habitude, et en se demandant s'il fallait mettre du rimmel bleu. (Ce dont, finalement, Violette Leduc s'abstint)¹³. L'absence de gravité masculine semble voulue, mais cela souligne à quel point Leduc se sentait étrangère au monde qu'elle s'appropriait à pénétrer.

Une scène encore plus vivante a lieu dans le hall des éditions Gallimard où Violette Leduc attend son rendez-vous avec Albert Camus afin de discuter de la publication de *L'Asphyxie*. Leduc observe la standardiste qui prend un appel pour Que-neau et un autre pour Mascolo. Ces noms appartiennent, pour Violette Leduc à une sphère hors d'atteinte, presque sacrée: « Si, de sa voix mélodieuse, elle disait je cherche M. Sophocle, il est dans la maison, je cherche M. Eschyle, il n'est pas dans son bureau, si elle ajoutait M. Euripide ne vient pas le matin, je ne m'en étonnerais pas. Nous sommes dans la littérature, tout est possible au bout du fil. »¹⁴

Il n'est pas indifférent que la standardiste soit une femme, et que lorsque Violette Leduc l'entend dire: « M. Gallimard parle... Rappelez dans un moment », elle se demande « Parlait-il à un André Breton, à un Michaux, à un Apollinaire de vingt ans? » En littérature, les standardistes ne peuvent être que des femmes (Violette Leduc avait elle-même brièvement occupé un poste similaire), alors que tous les auteurs sont supposés a priori être des hommes.

Dans *La Force des Choses*, où, ce n'est pas un hasard, il y a bien moins de passages sur Violette Leduc que cette dernière en a écrit sur Simone de Beauvoir, Beauvoir raconte avoir confié le manuscrit de Violette Leduc à Albert Camus, permettant ainsi la naissance ultérieure d'une amitié entre Leduc, Genet et Jouhandeau. Dans *La Folie en tête*, Violette Leduc se souvient que Simone de Beauvoir lui a annoncé que Camus allait publier *L'Asphyxie*, et que *Les Temps modernes* prendraient trois extraits du roman, sélectionnés par Sartre¹⁵. Aucune des deux femmes ne semble trouver à redire à cet arrangement où Simone de Beauvoir ne fait que jouer les intermédiaires, Camus et Sartre se posant comme arbitres finaux pour l'entrée de Violette Leduc en littérature. Le rôle de Simone de Beauvoir s'apparente à un *parrainage* (*marrainage*?) et pourtant l'étendue de son pouvoir comme « *marraine* » a, de toute évidence, ses limites.

Les relations de pouvoir entre genres sont encore plus flagrantes dans *L'Invitée* où, même si le roman narre la relation entre Françoise et Xavière, c'est Pierre qui préside comme autorité ultime. Françoise, aspirante écrivain, est totalement soumise à l'approbation de Pierre et cherche maladroitement sa place entre son rôle de collaboratrice de Pierre, et son désir d'acquiescer un statut d'auteur à part entière. Quand elle publie *La Force des choses* en 1960, Simone de Beauvoir semble avoir résolu cette contradiction en se décrivant, *a posteriori*, à la fois comme collaboratrice et comme auteur indépendante, au prix toutefois d'une certaine indifférence dans son récit à l'égard des autres femmes.

Lorsqu'elle mentionne son amitié avec Violette Leduc, c'est davantage pour relater les liens entre Violette Leduc et Nathalie Sarraute ou Colette Audry qu'avec elle-même. Elle utilise le terme « *amie* » surtout pour des tiers, et quand elle parle de ses propres amis (à deux reprises seulement), c'est avec un pluriel inclusif (*amis*) qui se garde de préciser le genre des dites personnes. À plus d'une occasion, elle déclare combien l'amitié compte pour elle, mais de nouveau, sans préciser, et de façon très générique, par exemple lorsqu'elle narre les réunions qui ont abouti à la création des *Temps modernes*: « *Cette communauté me semblait la forme la plus achevée de l'amitié.* »¹⁶. Le terme amitié apparaît aussi très souvent avec un possessif au pluriel (« *notre amitié* », la sienne et celle de Sartre avec une

troisième entité), surtout lorsque celle-ci se met à poser problème, notamment avec Albert Camus et Nathalie Sarraute, laquelle se plaint auprès de Sartre et Beauvoir que :

« *Nous sommes le Château de Kafka; sur nos registres, chacun a son chiffre qu'il ne connaît pas; nous accordons tant d'heures par an à celui-ci, tant d'heures à celui-là et il est impossible d'en obtenir une de plus même si on se jette sous un autobus. Nous arrivons à la convaincre, après une heure d'argumentation, que nous avons de l'amitié pour elle.* »¹⁷

Cette communauté me semblait la forme la plus achevée de l'amitié.

Simone de Beauvoir

D'ailleurs, lorsque Simone de Beauvoir avait apporté la veille le manuscrit de *Portrait d'un inconnu* à Jean Paulhan chez Gallimard, elle s'était davantage intéressée à la belle calligraphie de Paulhan qui recopiait le nom de l'auteur et le titre sur la couverture qu'à défendre le travail de Nathalie Sarraute.

Nathalie Sarraute elle-même réservait ses amitiés féminines à la sphère privée, et elle a délibérément voulu placer sa propre entrée en littérature sous les auspices des hommes, de façon à ne pas être simplement considérée comme une femme. Elle a toujours jugé que l'écriture n'avait pas de genre, et les commentaires de Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* sur l'androgynie de l'écrivain auront certainement apporté de l'eau à son moulin. Le genre est néanmoins une réalité à laquelle elle ne peut échapper : elle avait beau être mariée à un homme qui soutenait moralement son écriture, celui-ci n'appartenait pas au monde littéraire (Raymond Sarraute exerçait la profession d'avocat). En tant qu'épouse, elle avait dû obtenir sa permission pour publier *Tropismes* en 1939. Bref, sa situation était très différente du partenariat qui liait Beauvoir à Sartre, Elsa Triolet à Aragon, Duras d'abord à Antelme puis à Mascolo (ces trois femmes sont parmi les quatre citées en 1943 dans le numéro spécial de *Confluences*),

ou même de celui qui liait Violette Leduc à Maurice Sachs. Sachant fort bien qu'il lui fallait absolument le *parrainage* littéraire que son mari n'était pas en mesure de lui fournir, Nathalie Sarraute avait envoyé à Sartre (comme l'explique Simone de Beauvoir dans *La Force des choses*) un exemplaire de *Tropismes*, son premier ouvrage malencontreusement paru en 1939.

Elle renoue le contact avec Sartre après l'Occupation, et par la suite elle évoquera régulièrement son indéfectible soutien alors qu'elle peinait à trouver

une consommation immodérée d'alcool, mais aussi de la sensibiliser à son désespoir quant à sa passion vaine pour le peintre Thanos Tsingos – mais toutes deux de pester contre le couple Sartre-Beauvoir. Pourtant, rien de tout cela n'a eu de statut littéraire tant que Violette Leduc n'a pas narré ces échanges quelque vingt ans plus tard dans *La Folie en tête*.

LES ANNÉES SOIXANTE

Au cours de la décennie qui a précédé la publication du livre de Leduc en 1970, beaucoup de choses avaient changé. Simone de Beauvoir et Violette Leduc allaient sur leurs soixante ans, elles avaient acquis un statut littéraire tel qu'elles pouvaient envisager l'édition de leurs mémoires. En 1964, Violette Leduc publia *La Bâtarde*, pour laquelle Simone de Beauvoir a écrit une préface de taille, faisant ainsi pour Leduc ce que Sartre avait fait pour Sarraute en 1948 ou pour Genet en 1952. Nathalie Sarraute avait alors soixante-quatre ans, elle jouissait d'une belle réputation littéraire, ayant de surcroît été consacrée, cette année-là, pour *Les Fruits d'or*, par le Prix International de Littérature. Elle siégeait au jury du prix Médicis, avec Dominique Aury, Marguerite Duras, Francine Mallet et Denise Bourdet. Non seulement les femmes étaient à présent, tout comme les hommes, en mesure de recevoir un prix ou une autre forme de reconnaissance littéraire, c'était désormais elles aussi qui les décernaient. Et quand, toujours en 1964, le prestigieux prix Médicis est décerné à Monique Wittig pour *L'Opoponax* par un jury partiellement féminin, on voit commencer un nouveau chapitre dans l'histoire littéraire où l'entrée des femmes en littérature ne dépendra plus quasi exclusivement des hommes.

Notes

1. Cet article reprend une partie de mon article « *Female Friendship as a Literary Fact* », à paraître dans *Romanic Review*. Je remercie les éditeurs de m'avoir autorisée à utiliser ce travail.
2. Iu. N. Tynyanov, « *Literaturnyi fakt* » (Le fait littéraire) *Arjkbaišty i Novatory* (1929), ed. Dmitrii Tschizewskii, Munich, W. Fink, 1967, p. 6-7.
3. Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, édition 10/18, p. 124-126.
4. Voir José-Luis Diaz, *L'Écrivain imaginaire: scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion, 2007, surtout le chapitre III : « *Entrer en littérature* ».
5. La traduction française, par Clara Malraux, n'a été publiée qu'en 1951, mais Sarraute lisait couramment l'anglais.

6. Violette Leduc, *La Bâtarde*, 1964, Paris, Gallimard, 1996, p. 170. Citée par Carlo Jansiti dans *Violette Leduc*, Paris, Grasset, 1999, p. 74. La traduction française du roman de Lehmann par Jean Talva est parue en 1929 à Paris chez Plon.

7. Toril Moi appelle ce livre « un mélodrame existentialiste » dans le titre du chapitre qu'elle lui consacre dans *Simone de Beauvoir: The Making of An Intellectual Woman*, Oxford, Blackwell, 1994. Sa discussion comporte quelques commentaires très fins sur le rapport au genre dans les relations entre Françoise, Pierre et Xavière. En se basant sur la relation entre Pierre et Françoise, elle remarque que « tous les deux pourraient ne faire qu'un, mais qu'ils ne forment que lui seul » p. 108.

8. *Confluences*, p. 21-27 (1943). Dans sa préface à ce numéro, René Tavernier mentionne Elsa Triolet, Dominique Rolin et Simone de Beauvoir dans une liste d'écrivains naissants où il ne fait aucune distinction entre hommes et femmes. Dans un article intitulé « *Nouveaux psychologies* », Pierre Lafue mentionne *Mille regrets* d'Elsa Triolet et *Les Impudents* de Marguerite Duras, toujours sans préciser le sexe de leur auteur.

9. Sarraute a soumis le manuscrit de *Portrait d'un inconnu* à Gallimard sur les recommandations de Jean-Paul Sartre, mais c'est Simone de Beauvoir qui l'a apporté à Jean Paulhan le 10 mai 1946. Voir Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 92-93. Ce manuscrit a été refusé, mais *Martereau*, le deuxième roman de Nathalie Sarraute, a ensuite été publié par Gallimard qui, à l'exception de la republication de *Tropismes* (chez Minuit) a par la suite publié toute son œuvre. *L'Asphyxie* de Violette Leduc a été prise dans « *Espoir* », la collection d'Albert Camus chez Gallimard en 1946 et Leduc a ensuite continué à être publiée par Gallimard.

10. Angie David, *Dominique Aury*, Paris, Léo Scheer, 2006. Le nom de famille de Brice Parain ne pouvait être plus approprié.

11. Leduc, *La Bâtarde*, p. 424.

12. Cité par Jansiti dans *Violette Leduc*, p. 123.

13. Violette Leduc, *La Folie*, p. 17-19.

14. Violette Leduc, *La Folie*, p. 85.

15. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, p. 30. Violette Leduc, *La Folie*, p. 76-77.

16. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, p. 25.

17. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, p. 93.

18. Voir à ce sujet « *Entre la vie et la mort: Nathalie Sarraute devant l'histoire littéraire* », *Romanic Review*, p. 100, numéros 1 et 2, 2009.

19. Nathalie Sarraute, « *Virginia Woolf ou la visionnaire de maintenant* », *Les Lettres françaises*, 26 juin 1961.

20. *Le Figaro littéraire*, 5 janvier 1967, p. 10.

LA VIOLENCE COMME FAIT SOCIAL

Eddie Hartmann | résident à l'IEA de Paris

Eddie Hartmann est sociologue, professeur adjoint à l'université de Potsdam (Allemagne). Ses recherches portent sur l'interface entre recherche sur la violence et théorie de l'action sociale. Sa thèse consacrée à une analyse sociologique des émeutes de 2005 dans les banlieues françaises, a été distinguée par l'Association allemande de sociologie (DGS). Détenteur d'une bourse européenne Marie-Sklodowska Curie, il travaille actuellement sur les fondements individuels des actions collectives violentes.



Eddie Hartmann, 2015 © ChDelory

la fragmentation progressive des recherches sur la violence en plusieurs sociologies spécialisées (par exemple celle de la déviance ou du genre) ainsi qu'en sous-disciplines (Reemtsma 2008, Ray 2011). Il y a en effet une série de travaux récents qui traitent de formes spécifiques de violence, comme la violence sexualisée (Brown/Walklate 2012), les pratiques de guérilla et les escadrons de la mort (Sluka 2000), la violence ethnique et les génocides (Shaw 2007), la torture (Carlson/Weber 2012), le terrorisme (della Porta 2013), les violences de gangs et de jeunes (Hagedorn 2007) etc. Nous ne voulons aucunement mettre en question l'importance de ces travaux pour les recherches sur la violence dans leur ensemble. Toutefois, l'urgence d'un programme de recherche fondé sur la théorie sociale qui serait en mesure de définir la violence comme sujet dans une perspective globale d'une recherche soucieuse de l'élaboration d'une théorie générale émerge régulièrement dans la discussion scientifique (Ray 2011).

Le déficit de recherche ainsi défini sera à préciser dans un *second temps*, en partant du principe qu'un programme de recherche ancré dans la théorie sociale nécessite une perspective fondée sur la théorie de l'action, qui permettrait de définir et d'étudier l'action violente comme action *sociale*. Les recherches internationales sur la violence semblent cependant accorder peu d'importance à l'établissement de programmes de recherche fondés sur la théorie de l'action. C'est le cas d'abord des publications qui mettent l'accent sur la violence de guerre (Kalyvas 2006, Malešević 2010) ou la violence de masse en général (Gerlach 2010) ainsi que des travaux centrés sur le lien entre les fondements de l'État moderne, l'ordre social, le conflit et la violence (Kalyvas et al. 2008). Certes, Reemtsma (2008) ainsi que Endreß et Papst (2013) présentent des travaux de théorisation, dans lesquels ils discutent de problèmes importants de théorie sociale et de phénoménologie; toujours est-il qu'un ancrage des recherches sur la violence dans la théorie de l'action n'est pas leur objectif.

Ceci dit, la dichotomie reste relativement forte entre les différentes variantes de l'individualisme méthodologique ou de l'interactionnisme d'un côté

et les variantes culturalistes et structuralistes du collectivisme méthodologique de l'autre côté, à chaque fois que sont discutées – que ce soit implicitement ou explicitement – des questions relevant de la théorie de l'action. Ainsi, la théorie de la violence de Collins (2008) met à notre disposition pour la première fois une approche qui insiste systématiquement sur le niveau micro et la dynamique situationnelle des interactions violentes. Son modèle d'acteur, qui établit que ceux-ci cherchent par principe à maximiser leur énergie émotionnelle et que les dynamiques d'action qui en résultent se déroulent pour ainsi dire « automatiquement, sans grande conscience de soi » (Collins 2004 : 158), se montre insuffisant pour fonder une recherche sociologique sur la violence dans la théorie de l'action. L'auteur n'insiste pas assez sur le rôle des cadres réglementaires ni des systèmes symboliques (par exemple la langue) pour pouvoir saisir de façon juste l'enchaînement des actes de violence dans leurs contextes d'action, qui vont au-delà d'une pure situation d'interaction. On peut formuler des critiques semblables vis-à-vis des différentes variantes de modèles d'acteur formalistes et rationalistes, qui sont toujours très répandus notamment dans les recherches sur la violence des sciences politiques (Schlichte 2014). Les approches culturalistes et structuralistes, comme les travaux pionniers de Heitmeyer et al. (1995) ou d'Anhut et Heitmeyer (2008) manquent en revanche d'un fondement dans la théorie de l'action à propos de la question suivante: comment des aspects macro-structurels comme la désindustrialisation ou la désintégration de structures sociales se manifestent-ils sous forme de dispositions d'action individuelles et à quel point ces aspects sont-ils constitutifs de dynamiques d'interactions violentes dans certains contextes d'actions concrets (Imbusch 2000)?

Notre projet vise à combler les déficits de recherche constatés. Selon notre *hypothèse* concernant l'état de la recherche, il y a globalement trop peu de travaux qui, dans un but de systématisation, placent les actes de violence physique d'une part et les dynamiques complexes d'interaction microsociales ainsi que les contextes macrosociaux d'autre part dans un ensemble de recherche fondé sur la théorie de l'action². Voilà

pourquoi notre programme de recherche poursuit l'objectif de concevoir la violence, dans un sens néo-durkheimien, comme *fait social*, et de diriger sur cette base des recherches empiriques qui devraient ainsi contribuer à élaborer un programme fondateur d'une sociologie générale de la violence. Car si la sociologie, pour accomplir la tâche qui est propre à cette discipline, veut comprendre la violence en tant qu'action *sociale*, au lieu de la voir traitée (exclusivement) comme problème politique, moral, médical voire génétique, elle devrait profiter de la dynamique actuelle de la tendance de recherche que nous avons esquissé au début, et viser le développement d'un concept à vocation interdisciplinaire de la violence comme véritable fait social. Des faits sociaux se produisent parce que les relations sociales et les collectifs existent; ils s'accomplissent comme un ensemble d'actions possibles au sein de groupes sociaux et non pas à l'intérieur des individus. En même temps ils se distinguent par le fait d'« exister » de la même façon au niveau individuel (cognitif ou affectif) et au niveau collectif (par exemple institutionnel), même si leur aspect empirique n'est pas le même: il peut apparaître parfois comme émotion, motif, disposition individuelle etc., parfois comme contrainte institutionnelle ou comme forme de contrôle social, comme idée collective, pratique sociale etc. Ainsi faut-il toujours situer les actes violents dans le contexte d'un environnement d'action, composé de toute une série d'actions possibles, qui englobe des événements empiriques, spécifiques de par leur intégration au sein de contextes de groupe (c'est-à-dire dans des pratiques et interactions sociales)³.

PROGRAMME DE RECHERCHE

Notre programme de recherche s'appuie d'abord sur une stratégie de théorisation et ensuite sur une démarche méthodologique. En premier lieu, il s'agit de parcourir les recherches en sciences sociales et cognitives pour recueillir l'essentiel de leur savoir sur les cognitions et états affectifs humains, qui sont directement liés aux (inter)actions violentes⁴. Ainsi nous voulons d'abord ouvrir une perspective interdisciplinaire de la théorie de l'action pour notre projet. Chez Cicourel (2006, 2015), on trouve une liaison particulièrement prometteuse entre les

ÉTAT DES LIEUX ET PROJET DE RECHERCHE

Alors que la sociologie a pendant longtemps négligé le sujet de la violence, celui-ci suscite depuis quelques années une attention d'ampleur étonnante (Collins 2008, Wieviorka 2009, Bufacchi 2011, Kilby/Ray 2014)¹. Il faut comprendre cette tendance récente dans la recherche non seulement comme une réaction à l'intérêt jusque-là sous-développé de la sociologie pour la violence, mais également en considérant le contexte d'une urgence empirique: la violence s'avère être un compagnon persistant de notre présent. Les disciplines voisines de la sociologie, telles l'anthropologie (Aijmer/Abbink 2000), les *cultural studies* (Theweleit 2015), l'histoire et les sciences politiques s'occupent elles aussi de plus en plus de ce sujet désormais très discuté au sein de la communauté scientifique internationale (Mackert/Hartmann 2015). Cette tendance se manifeste même dans des disciplines plus éloignées comme la psychologie évolutionniste (Pinker 2011),

la biologie (Gottschalk/Ellis 2009) ou encore les neurosciences (Kret/de Gelder 2013).

En ce qui concerne la sociologie, nous pouvons identifier, dans un *premier temps*, deux objectifs centraux de la discussion internationale autour de la violence qui nous intéressent plus particulièrement pour le présent projet de recherche. D'une part, il s'agit de dépasser la perception de la violence comme sujet d'étude secondaire – que l'on s'intéresse à l'État, au gouvernement, au pouvoir, à un conflit ou à l'intégration sociale – et d'en faire un phénomène à part entière de la recherche sociologique (Kilby 2013, Walby 2013). C'est dans ce contexte qu'il faut classer tous les vastes débats qui créent une fois de plus des désaccords autour de la question de savoir si la sociologie devrait définir la notion de la violence au sens large ou au sens restreint, afin de pouvoir la délimiter plus facilement par rapport à d'autres domaines (Schinkel 2010, Walby et al. 2014). D'autre part, il s'agit de combattre systématiquement

sciences cognitives et la théorie de l'action sociologique; l'auteur du concept des « re-descriptions représentationnelles » propose une approche qui cible explicitement la relation de cause à effet entre la cognition individuelle et l'environnement socioculturel. Cette notion provenant de la théorie cognitive désigne la capacité de l'homme à mettre en pratique un savoir acquis par transmission et par conséquent culturel: « Je revendique l'idée qu'il est propre au cerveau humain d'acquérir de la connaissance en profitant de l'information qu'il a déjà stocké (soit de façon innée soit acquise), en redécrivant ses représentations ou, plus précisément, en représentant itérativement dans des formats de représentation différents ce que ses représentations internes représentent » (Karmiloff-Smith 1992 : 15). Dans ce contexte, Cicourel montre que cela va de pair avec l'aptitude propre à l'homme de raconter, à nombreuses reprises mais à chaque fois différemment, des actions du passé, du présent ou de l'avenir et de les représenter par là même mentalement et culturellement (2006 : 44) – une aptitude fondatrice pour le rapport herméneutique entre l'acteur et son environnement d'action, constitutif pour son action sociale, si on choisit un concept narratif de l'action. Même si ces formes représentationnelles de la description du passé, du présent et de l'avenir restent dans un premier temps fondées sur des processus cognitifs, ils sont en même temps un produit purement social, qui dépend de l'interaction sociale, des institutions, des pratiques discursives etc.: des configurations d'actes de langage socialement organisées en somme, dans lesquels seulement peut prendre corps cette forme de la cognition (Cicourel 2015). Dans ce cadre, afin de définir davantage l'action sociale, nous pouvons dire qu'elle est toujours enchâssée dans des configurations d'actes de langage socialement organisées, qui engendrent chacune des « re-descriptions représentationnelles » propres au vécu de l'individu et des critères en fonction desquels celui-ci agit dans l'immédiat ainsi que ses attentes légitimes par rapport à un avenir incertain⁵.

En second lieu, il s'agit surtout de mettre en rapport les ressources cognitives et affectives de l'action violente que nous aurons identifiées au niveau microsociologique avec des contextes concrets d'action. Plus précisément, nous allons utiliser l'approche praxéologique pour étudier les processus constitutifs réciproques entre les ressources

de l'action d'un côté et certaines formes de pratiques sociales et les relations d'un autre côté. Les approches praxéologiques sont liées – en dépit de leurs divergences de contenu – par l'hypothèse théorique, que des explications sociologiques de l'action ne devraient pas se focaliser principalement sur des motifs, idées, valeurs, normes et systèmes symboliques culturels, mais plutôt sur des pratiques sociales collectives et leurs positions spatio-temporelles, leurs ancrages matériels dans des corps et artefacts ainsi que leurs dépendances de connaissances explicites et implicites

La conception de la violence comme fait social ne présuppose pas seulement l'idée générale que les relations sociales sont constitutives d'une rationalité de l'action spécifique à la violence, mais que ce sont les appartenances des acteurs à des groupes concrets qui doivent être reconstruits de façon empirique afin de permettre une analyse de la violence physique, fondée dans la théorie de l'action.

des acteurs sociaux (Reckwitz 2000). Par conséquent, les approches praxéologiques postulent une intrication des rapports sociaux (par exemple institutionnalisés) et symboliques, ce que l'on appelle généralement des *relations*. Le corps devient ainsi le porteur essentiel d'une forme culturelle et donc collective du savoir – ce qui en fait la base des cognitions spécifiques à l'action comme les « re-descriptions représentationnelles ».

Cette approche méthodologique se focalisera ensuite explicitement sur un type spécifique de « re-descriptions représentationnelles » que nous appellerons *frontières symboliques* (Lamont et al. 2007). Nous reprenons ainsi un concept centré sur l'intrication susmentionnée, notamment en ce qui concerne le rôle des collectifs et des processus créateurs de groupes. Les frontières symboliques désignent un type particulier de « re-descriptions représentationnelles » qui, sous forme de constructions à base

de nous/eux, représente une perception spécifique de la réalité sociale. Ils constituent la base d'une construction du nous qui représente ce qui est « normal », c'est-à-dire ce qui est reproduit par des « pratiques assurant la confiance » (Reemtsma 2008) en permanence et compris comme prévisible. Ceci présuppose une série d'actes de langage spécifiques (Searle 2010), qui sont généralement reconnus comme tels par les acteurs à l'intérieur de la frontière marquée par la construction nous/eux⁶. Si une telle construction du « nous » fonctionne, elle crée de la prévisibilité, ce qui constitue la

condition impérative de l'action sociale: « Ordre signifie [...] prévisibilité, savoir 'où l'on en est'. Certitude de l'ordre signifie que ma présomption de la nature du monde dans lequel nous vivons ne diffère pas trop des présomptions de ceux qui vivent autour de moi » (Reemtsma 2008 : 161). Il en ressort pour notre projet deux éléments décisifs: l'enchâssement permanent des acteurs dans une sorte de configuration relationnelle composée de pratiques sociales (interactions), de constructions nous/eux (représentations collectives) et de formes légitimes de contrôle de l'action sociale (ordre socioculturel) et le fait que ces acteurs génèrent de façon cognitive de la prévisibilité et ainsi des formes spécifiques de rationalité de l'action dans ce contexte d'action empirique. Cela est également le cas pour l'action violente et la rationalité de l'action propre à la violence.

Dans ce cadre, notre *hypothèse de travail* suppose que la violence

comme fait social est toujours engendrée dans des configurations sociales, au sein desquelles des formes spécifiques de pratiques sociales produisent des frontières symboliques, qui munissent les acteurs de ressources cognitives et affectives ou émotionnelles nécessaires à l'action violente⁷. À l'aide de cette hypothèse, nous pouvons d'une manière sociologique et précise délimiter le fait social de la violence par rapport à d'autres formes de la violence et l'étudier comme tel. D'un point de vue méthodologique, il est essentiel de pouvoir saisir méthodiquement les frontières

symboliques, par exemple à travers des interviews narratives ou des analyses de textes et de documents; en parallèle, il faut savoir les mettre en relation empiriquement avec les systèmes socioculturels, ou plus précisément: avec les pratiques sociales et institutionnelles qui (re)produisent ces systèmes. Les frontières symboliques ne sont pas le produit d'une cognition individuelle, mais d'organisations (par exemple de la police ou de l'armée), de régimes institutionnels (par exemple de type national ou transnational) ou d'identités collectives moins institutionnalisées, comme des mouvements sociaux, des groupements paramilitaires ou terroristes. La conception de la violence comme fait social ne présuppose pas seulement l'idée générale que les relations sociales sont constitutives d'une rationalité de l'action spécifique à la violence, mais que ce sont les appartenances des acteurs à des groupes concrets qui doivent être reconstruits de façon empirique

afin de permettre une analyse de la violence physique, fondée dans la théorie de l'action.

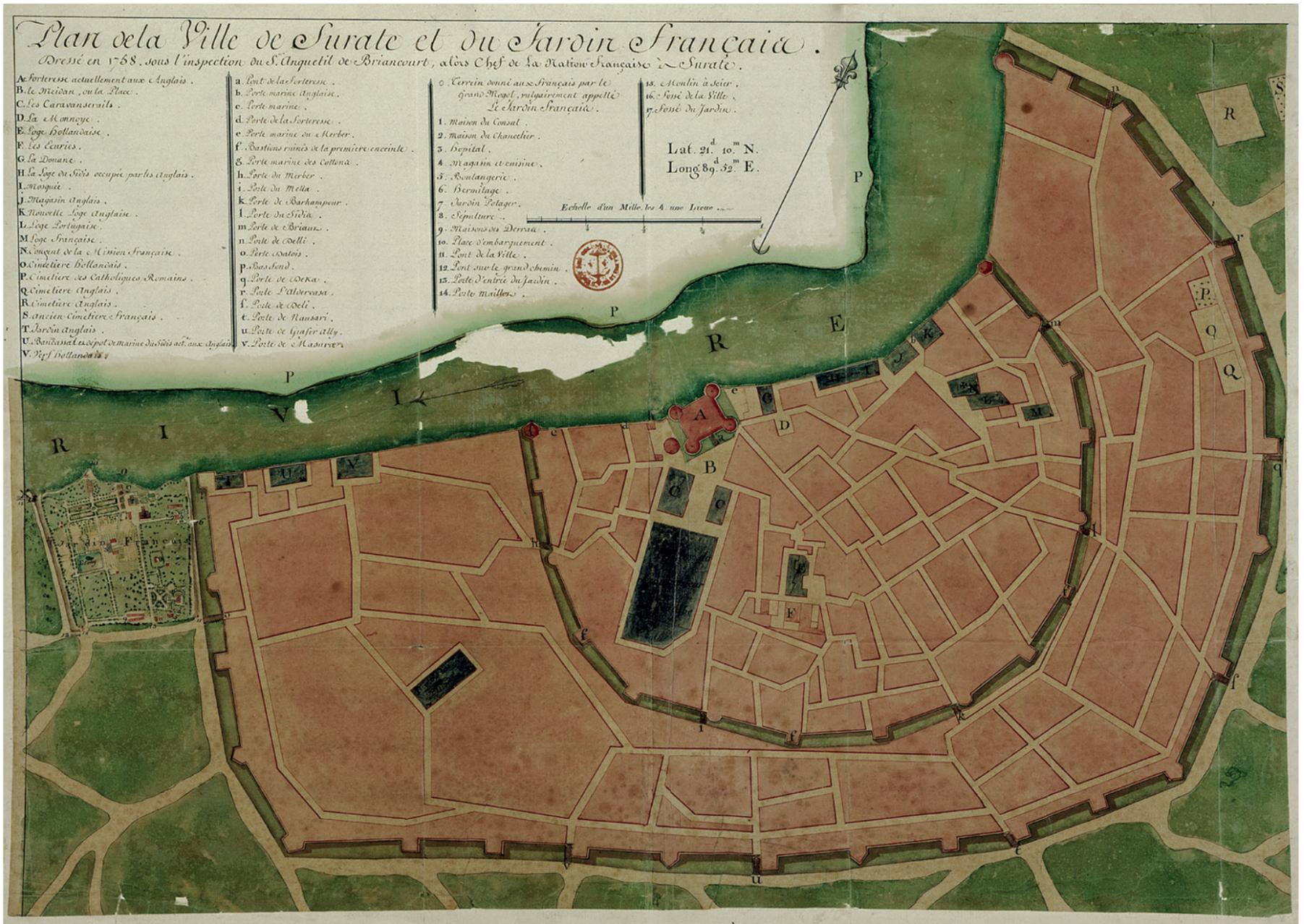
Notes

1. La bibliographie de cet article est à retrouver en ligne - <http://www.rfiea.fr>
2. Cette formule inclut la considération que l'analyse des actes de violence physique doit également prendre en compte systématiquement l'interaction entre les formes physiques et « symboliques » (Bourdieu 1997) de la violence, puisque les modalités différentes de la « violence » n'existent nullement en dehors des formes d'organisation sociales et politiques des sociétés, mais qu'elles sont toujours déjà intégrées dans les cadres sociaux, c'est-à-dire dans la genèse des significations sociales et des formes légitimes de contrôle d'action sociale.
3. Des travaux préparatoires théoriques et empiriques à notre projet se trouvent dans Hartmann (2011, 2013, 2014a, 2014b, 2015) ainsi que dans Hartmann et Mackert (2013) et Mackert et Hartmann (2015).
4. Reemtsma (2015) plaide, concernant l'analyse de l'action violente, pour l'abandon en grande partie de la distinction stricte entre la cognition et l'émotion – une proposition que nous prenons très au sérieux et dont nous tenons compte dans un premier temps en nommant à chaque fois dans un même souffle les ressources cognitives et affectives.
5. Pour Cicourel, la récapitulation fragmentaire du passé, la mobilisation de ressources d'action actuellement disponibles et les attentes spécifiques par rapport à l'avenir établissent un lien syntaxique pour chaque action sociale. Le concept de trois références temporelles différentes et de leur lien syntaxique au moment de l'action se trouve déjà chez Maurice Halbwachs et son concept de la mémoire collective. Ce que Cicourel désigne ici comme « redescription représentatives » a été développé sur le modèle des « cadres sociaux temporels et spatiaux » chez Halbwachs (cf. Jaisson 2008).
6. La notion de la reconnaissance n'implique ici aucunement qu'il s'agisse de formes de reconnaissance consciente. D'un point de vue sociologique, les formes empiriques de la reconnaissance collective des actes de langage s'étendent de l'approbation plus ou moins consciente jusqu'aux formes inconscientes de reproduction de l'ordre social.
7. Sur le modèle des recherches praxéologiques récentes, qui mettent la lumière sur les rapports entre des ensembles de pratiques et des états affectifs spécifiques, il faut partir du principe que des frontières symboliques engendrent non seulement des ressources d'action narratives et donc surtout cognitives, mais qu'elles agissent en plus en tant que générateurs d'émotion, à travers lesquels chaque acteur social peut être affecté de façon spécifique (Reckwitz 2015).

SURAT: THE FIRST STEPS OF THE FRENCH ADVENTURE

Sara Keller | résidente à l'IEA de Nantes

Historienne et archéologue du bâti formée en France et en Allemagne, les recherches de Sara Keller portent sur les monuments et les structures urbaines historiques comme source d'information pour l'étude de contextes socioculturels pluriels. Spécialiste de l'architecture médiévale et moderne de l'Inde du Nord, elle travaille notamment sur les villes portuaires du Gujarat et les transferts culturels et technologiques entre l'Orient et l'Occident, dont ces cités sont le théâtre depuis plusieurs millénaires. Elle a récemment publié *Port Towns of Gujarat*, avec Michael N. Pearson (eds.), Primus Books, Delhi.



The French “comptoir” in the great Mughal port of Surat (1668-1778) tells the story of the first enterprising steps of the French colonial adventure. Surat, one of the greatest port towns of both Indian Ocean and Indian History, presents a complex and fascinating socio-political picture, which is repeatedly re-discussed. In this colourful debate, the French presence goes practically unnoticed. Yet its resonances in 19th and 20th century Gujarat demands to raise the question of the French presence in Surat and its meaning for the French episode in India.

17th century Surat was a populous and extremely dynamic port town: it was the gateway to Mughal India and the place to be for European Companies developing commercial links with the East during the late 16th and early 17th century. Following the English and the Dutch East India Companies, the French East India Company (*Compagnie Française des Indes Orientales*, CFIO) founded a factory in Surat in 1668.

The French representative of the CFIO soon sensed the limits of their economic perspectives in Surat as late comers in an extremely complex socio-economic system. Their efforts pushed them towards other local and extra-regional littorals, to the benefit of other factories and settlements (with Pondicherry as the most successful enterprise). The French factory of Surat lost all major commercial activities within few decades after its foundation. It bitterly impacted the French economic and political expectations, and in Versailles, the question of Surat was a recurrent trouble spot. The French establishment (reshaped in 1773 into a Consulate) was forgotten soon after the takeover by the British in 1778.¹

Yet the French factory and consulate of Surat laid the foundation stone of the construction of the French presence in India, and in this light, it represents the first diplomatic and cultural encounter between France and India. Rather than questioning the economic and

politic meaning of the French Factory in Surat, my study aims to reconstruct the reality of the French presence in the port town. What are the topographical and architectural traces of this presence in and around Surat? A pluridisciplinary study based on historical and archaeological evidences conducts me to reconstitute the picture of the French political and economical establishment. This reconstruction brings essential elements of understanding concerning the place and visibility of the French presence in Surat. It also opens the question of the cultural and informative flow between the French nationals and other individuals and social groups from Surat.

Though the main economic activity of North-West India shifted from Surat to Mumbai during the late 18th and early 19th century, Surat remained a busy urban center which underwent multiple development phases. Very few remains from the glorious age of Surat are visible today, and

the architectural elements of the French establishment in Surat were not spared by this modernizing urge. This infrastructural silence brings fuzziness around the meaning of the French presence in Surat. The plurality of terms used in archives regarding the French establishment contributes maintaining the misunderstanding concerning the reality of the French factory. The reason is that the French establishment was not a unique infrastructure, but a set of plots and buildings distinguished by complex jurisdictional realities. The French print on the surti territory can be reconstituted with the help of historical documents produced in the second half of the 18th century. On the one hand are the maps created by the French and British administrations, on the other hand the written surveys done by the French agents in the 1770s, that is, in the framework of the reshaping of the factory into a Consulate, and following the seizure of the Consulate by the British authorities. In these

regards, the archival documents of the consulate (1773-8) conserved at the “Archives Diplomatiques de Nantes” represent an extraordinary source of data which proved to be the core information of my study.² My residence at the *Institut d'Études Avancées de Nantes* offered me the opportunity to access this archive in excellent conditions. My topographical and archaeological survey done in Surat brought the missing elements to link the data extracted from the historical documents.

The French establishment in Surat was composed of two major set ups, a “loge” located in the heart of the city, and a land called the French garden (“Jardin Français”) situated outside the southern outer city wall. Two other plots were used by the French: a plot at Suvali beach, the anchoring place for Europeans (directly located on the Gulf of Cambay, about 20 km East from Surat), and a cemetery near Katargam gate, the northern outer city gate.

IN INDIA

Additionally to these bases in and around Surat, a French agent or a merchant working with the CFIO was posted in each big market and manufacturing place of Gujarat, like Ahmedabad and Bharuch. This shows that the French establishment, commonly referred to as the “comptoir”³, was an institutional unit, but a split functional and territorial reality. By a reverse metonymy, the “loge” mentioned in the archival sources mostly refers to the institutional reality of the factory (le “comptoir”), and not to the place and building used by the French members of the CFIO in the walled city of Surat.

The “loge” was an architectural set rented by the CFIO (later the Consulate) within the city wall to accommodate the commercial and political activities of the factory. The Mughal authorities were refusing to give a plot in property to the Europeans within the walled city, in fear of militarization and questioning of the local political authority. Therefore the French, like other European companies, had to rent a place. They found a building on the northern side of the walled city, close to the French Capuchin mission and in the vicinity of other European establishments. The “loge” was a timbering building constructed in the local fashion. It included offices for the Director and other members of the council, as well as living spaces for them and those who had a family. It also had warehouses capable of storing the imported and to-be-exported goods. Finally the “loge” proposed necessary facilities for the economic activities and the daily life of the French community (a kitchen, a place for the “palanquin” or litter, a stable with carts and cows, and probably a well and/or a cistern and a *chabutro* or bird mast). Few other French families and individuals lived on a permanent basis in Surat, most of them resided near the Capuchin church. The ‘Capuchin church – loge’ set was the core of the French settlement in Surat. Its location, and that is confirmed by contemporary encounters, favored the contact with other European nationals, while the members of the French community developed poor relationships with other merchants and local inhabitants.

The Mughal emperor Aurangzeb wrote in 1668 a *farman*, or royal order, to answer the request of the French envoys Bebbber and La Boullaye le Gouz and to allow the French to start their commercial activities in the Mughal port of Surat.

On the basis of this document, the French got permission to rent a house for their factory in the city (the above mentioned “loge”). The Nawab of Surat also granted them for leisure a large land located outside the southern city wall. The then

city. Yet the French agents soon glimpsed the potentials of the large land which was given in property to the French crown, in contrary to the “loge” which was a rented place. The French Garden was developed in such a way as to support the efforts

flowerbeds and well-ordered plantations laid out according to the contemporary French garden art. A grand entrance followed by a large planted aisle introduced the visitor into this impressive scenery arranged according to the French archi-

plants, such as the “schampa” tree or “frangipanier” (*plumieria*) or other essences, which French appreciated or were fascinated by. This garden possibly served as a botanical resource which was drawn to supply the “jardin d’acclimatation” (the acclimatization garden), its counterpart in the metropolis. After the takeover of the French establishment by the British in 1778, the treatise of 1783 restored the French establishment but the French did not returned and never claim their properties in Surat. The few remaining French nationals moved out of Surat and the gardens and buildings of the *Jardin Français* did not survive the lack of maintenance. The small France built in Surat during the 18th century vanished. Yet it would be too hasty to pretend that the isolated French presence did not leave any traces in Gujarat. During the 19th century, the interest of Gujarati princes and aristocrats towards French culture and architecture rather speaks as a resonance to the French living style established and demonstrated in Surat. Let us not forget that “démontrer la grandeur du Roy de France” (“demonstrate the grandeur of the King of France”) was a major point of the French agenda in India: The *comptoir français* of Surat modestly but successfully introduced in the East the model of the French cultural identity program.



Let us not forget that “démontrer la grandeur du Roy de France” (“demonstrate the grandeur of the King of France”) was a major point of the French agenda in India: The *comptoir français* of Surat modestly but successfully introduced in the East the model of the French cultural identity program.

called “Jardin Français” (French garden) enjoyed the view of the river and its fresh breeze, far from the narrow and congested city streets. It had a “diwan” or pavilion which was used for lounging and festivities.

In 1719 the Mughal governor Haider Kuli Khan completed the construction of a second fortification wall to protect the increasing urban center from the repetitive Maratta attacks. Consequently the city covered a thrice larger area, which yet did not suffice to include the French Garden. It remained exposed to military raids. For this reason, the French factory including its personal and important documents always remained based in the “loge” located near the Capuchin church in the walled

of the *comptoir* related to diplomacy, livelihood and health. The surveys done in the second half of the 18th century by Anquetil de Briancourt, Chief of the French Nation (1758-1773) and then Consul of Surat (1773-1778) and his second in command depict the French garden as a well exploited 10.2 hectares land.⁴ Several buildings such as the “Maison du Consul” (House of the Consul), the “Maison du Chancelier” (House of the Chancellor) and the “salle octogone” (octagonal room) served representation purposes of the French establishment. Meetings and reception were hosted in these solid brick and timber buildings located in the most attractive part of the land, on the river side. This architectural set was enhanced by symmetrical

tectural and landscaping art of the time. Aside from these representative areas, the garden also hosted a hospital where navy surgeons and doctors treated French (and occasionally other European) mariners and agents.

A big part of the *Jardin Français* was dedicated to agricultural functions and served the livelihood of the establishment: This included fields for vegetables and crop and necessary farming buildings (barn, stable, farmyard etc.). The written sources fail in giving details about the botanical essences which were grown in the French Garden, but it is probable that it included plants imported from Europe (and we know that Europeans grew grapes in Surat in order to make wine), as well as local

Notes

1. On the history of the “Compagnie Française des Indes Orientales”, see the voluminous work of Philippe Haudrère (especially *La Compagnie Française des Indes au XVIII^e siècle (1719-1795)*, 2 volumes, 2005), and the work of Jacques Werber. Also see Ménard-Jacob, Marie, *La première Compagnie des Indes*, 2016. On Surat, see the abundant litterature by Ashin Das Gupta, Irfan Habib, Michael Pearson, Michelguglielmo Torri, Lakshmi Subramaniam, Ernestine Carreira, also the ‘mémoire’ presented by Jean Bouczo in 1992: *La loge française de Surat de 1666 à 1783*.
2. “Archives rapatriées du consulat de France à Surate, 1759-1787 (10 volumes)”, reference: 659PO/1/1-10. The “Archives nationales d’Outre-Mer à Aix-en-Provence” also conserves an important number of unclassified documents related to the French establishment in Surat.
3. The “comptoir” is used in the bibliography, while the archival documents refer to the “Nation Française” (The French Nation).
4. See the reconstruction model of the *Jardin Français* done in Nantes in the frame of this study, 25.11.2015 (historical reconstruction: Sara Keller, model creation: Anand Vyas).



TRAVELSCAPES

Cristina Corsi | résidente à l'IMÉRA d'Aix-Marseille

Cristina Corsi is lecturer and adjunct professor in Archaeology at the University of Cassino (Italy). Senior Marie-Sklodowska Curie fellow (Senior Researcher), she was visiting researcher at the Portuguese University of Évora from 2007 to 2013. She coordinated and participated in large international projects, among which the European project "Radio-Past" on the application of non-destructive techniques to study complex archaeological sites (www.radiopast.eu).



Labyrinth designed on the floor of the Chartres Cathedral central nave (early thirteenth century). This symbol, often reproduced along pilgrimage routes, symbolises the long tortuous path that pilgrims followed to reach salvation.

Roads have always been addressed as formidable channels through which people, goods, news, ideas and cultures are transferred. They indeed constitute the 'circulatory system' of entities such as regions, states, or continents. They are means through which social, economic and cultural patterns are conveyed, and through which languages, traditions, religions, habits, fashions, musical practices and material culture are transmitted.

Medieval road networks have been studied mainly in their devotional meaning as pilgrimage routes. Innumerable publications investigated these aspects and highlighted the role played by these medieval 'highways' in building up the European cultural identity. The plethora of literature on the pilgrimage routes to Santiago de Compostela is a shining example of that. This approach has been central in setting up networks of cultural institutions and in disseminating research outputs (mainly through websites, such as <http://www.saintjamesway.eu/> and <http://whc.unesco.org/en/list/669> for the S. James Way, <http://www.viefrancigene.org/en/>, <http://www.tastingeurope.com/routes/francigena> and <http://www.rivis-taviafrancigena.it/en/> for the

Francigena Way, to name but a few).

Most publications adopt an historical perspective rooted in the research of Johan Plesner, first published in 1938. This methodology was refined with the book of Thomas Szabó in 1992, and the works of Tiziano Mannoni (1983, 1992) highly contributed to a more structured archaeological-topographical approach.

Since the end of the 20th century, archaeologists and surveyors have given so much interest to ancient communication systems that the term 'Archaeology of Roads' has come into use. Ancient road networks have been studied from the technological point of view, as instruments of control and military domination, or as channels for trades and exchange, but a problematized approach was still missing.

More recently, the increasing influence of landscape theory in archaeology has triggered a revolution in research on communication networks. International scholarship has embraced a concept of landscape that bridges methodological barriers and regional differences, creating an adaptive analytical framework (Snead, Erickson and Darling 2009, 3).

In this approach, the 'context' is the theoretical framework where material and cultural elements merge to create the holistic dimension of our analysis. The latter is then focussed on cultural landscapes, conceived as the palimpsest where history and environment interrelate. Communication networks are the threads of the web that connects places. Trails, paths, and roads trigger interaction and generate social, economic and political trends.

Thanks to a renewed approach to landscape archaeology, a huge amount of archaeological data can be reprocessed to be part of a broader debate. Intensive prospecting supported by remote sensing, GIS processing and predictive modelling allows the collection of heterogeneous archaeological evidence, whose interpretation emphasizes the physical and temporal context at multiple topographical and chronological scales.

This methodology leads to the tenet of "landscape of movement", intended as geographical—therefore physical—context where movement—therefore metaphysical action—takes place, generating patterns of mobility. These patterns are expressed by the concepts of 'inscription' and 'materialisation'. The first "describes the 'marking' of landscape both as inadvertent

result of people going about their daily lives and as a product of conscious action". And the other "is directly concerned with the relationship between ideology and material culture, of which landscape is a critical element" (Snead 2009, 46).

Finally, this theme of research has been approached in a more interdisciplinary way, tackling all facets of travel literature, framing the geographical context and investigating the archaeological evidence. This approach also takes into account elements connected with religion, anthropology, history of music and traditional cultures, and attributes a central role to 'hodoeporics' (travel literature and written sources).

Yet, the newest trends in Anglo-Saxon literature for the analysis of space. Disclose new scenarios for the study of communication networks by introducing a theoretical framework and a methodological approach rooted in anthropology and in several branches of environmental studies (environmental planning and environmental psychology).

The focus of the latter, initiated with the influential work of Kevin Lynch (1960, 1972), relies on the examination of how people acquire information about their surrounding environment, and how observers

understand the 'landscape'. This process, analysed by Lynch in a contemporary urban context, is driven by consistent and predictable behaviours, relying upon the construction of mental maps.

Indeed, the concept of maps as means of simply representing physical landscapes, as directional tools, as graphic methods of representing places respecting the conventions of scale, symbol, and legend, has been overcome by the idea of maps as resources to represent social, personal, and psychological connections among people and places. There are unexplored contents entrenched into maps that go beyond their practical use and their conventions for representation of space. Since the human body has to be considered the pivotal element (Tilley 2004), mapping is to be intended as a multisensory experience that is able to enlighten relationships between topoi, experience, and community. Maps are interwoven with experiences and stories linked to places. The visual experience calls forth hearings, touching, smelling.

Mapping can be used as research instrument to analyse cognitive processes, studying the way in which people sense the connections between space, place, and relational and physical features of the tangible environment. Here, particularly, the objective is the analysis of the relationship between space and behaviour, between physical action of travel and mental journey. This discloses investigation into "the cartography of psychological space, the body and the memory" (Powell 2010, 540).

This interpretative perspective was only exceptionally used to study roads and communication networks (see e.g. Malmberg 2009; Östenberg, Malmberg and Bjørnebye 2015), but it undoubtedly has extraordinary potential to understand the factors of 'movement' and 'navigation' through time and space.

Criticism on the application of this theoretical framework to archaeology has arisen, due to the fact that it is difficult to read the archaeological evidence in the light of the concept that experience is a social construct. Yet, this approach proved to be stimulating for discussion and generated interesting outcomes, like the study of Roman roads in Italy by Ray Laurence (1999).

In essence, the project *Travels-capes* aims at approaching the theme of displacement in the past in a very different manner, focusing on the way in which medieval travellers experienced their journey and navigated the surroundings. It also investigates the means through which they 'mapped' and internalised the space.

This study will be based on the individuation of the elements that, according to the theory of Kevin Lynch (*supra*), drive and influence the way in which one uses space, being the linear (paths, itineraries, edges, boundaries, etc.), the punctual (destinations, crossroads, nodes, intersections, loci...) and the volumetric (villages, agglomerations, worshipping buildings and sanctuaries, markets, resting places, etc.) constituents of the activity of displacement.

The goal is to extend to this type of cultural itineraries the theoretical approach developed by Frank Brown, who investigated the way in which Roman urban space was shaped by rituals, whether political or religious (Brown 1961), analysing the way in which spatial constraints and environmental characteristics influence movement and activities. In this way we will attempt to approach the subject from an Environmental Behaviour Studies (EBS) perspective. This can be considered as a stand-alone discipline, both humanistic and scientific, as it develops an explanatory theory of environment-behaviour relations (EBR) (Rapoport 1990).

Therefore, instead of studying a road merely as an artefact, as a physical structure enabling movement to a destination, we will try to apply a more phenomenological approach, stressing the subjective aspects of 'perception', of how human beings experience and understand their surroundings.

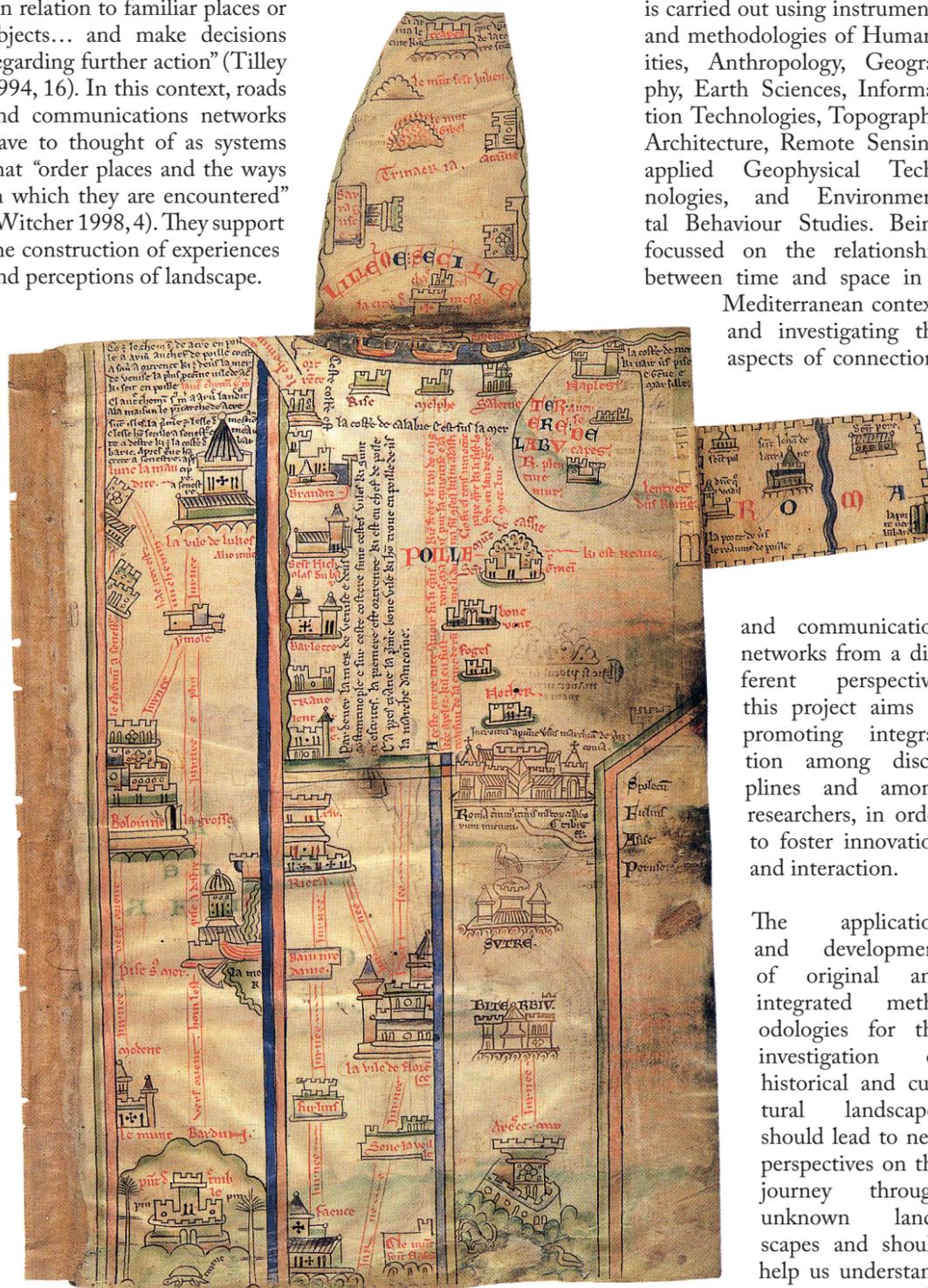
Roads and communication networks are much more than lines on a map. They represent and evoke aspects of ideology, power and identity. They are the scaffolding on which the social constructions of the world we live in is hinged.

This inherent anthropological approach relies mainly upon the work of the British archaeologist and anthropologist Christopher Tilley, whose publication entitled *Phenomenology of Landscape* (1994) was a ground-breaking event in the field of Landscape Archaeology. The core of this theory is that places are much more than physical locations;

they are the cornerstones on which individuals build their identity. The same place is different in each individual's perception. Therefore, the act of moving from one place to another acquires different meanings and feelings, and pathways turn into the skeleton of daily life and lived landscape. The latter can be described as the individual notion of landscape and environment in which a person moves, orienting himself/herself "in relation to familiar places or objects... and make decisions regarding further action" (Tilley 1994, 16). In this context, roads and communications networks have to be thought of as systems that "order places and the ways in which they are encountered" (Witcher 1998, 4). They support the construction of experiences and perceptions of landscape.

to which individuals could cling to avoid slipping into the unknown.

The flow of pilgrims along the medieval routes of Europe fostered the birth and spreading of artistic trends and musical traditions, which will be studied here in this new perspective, as tools for the construction of a 'travelscape'.



Schematic map in colours and gold of an itinerary from London to the Holy Land inserted in the parchment codex of the *Historia Anglorum* by Matthew Paris (1250-1259). London, The British Library.

At the same time, we can enlighten how road networks represented channels for spreading cultural elements, artistic styles, iconography, diffusion processes and performing aspects of music, and also for disseminating legends and etiological myths related mainly to the *Chanson de Geste*. Paths are indeed often marked by a *fil rouge* of symbols, replicas, relics, iconographies, the familiar legends: all represent the anchors

We have to focus on a particular aspect of the embodiment of medieval spirituality, permeated by religious sentiment and the attraction towards mysterious and magical worlds, in a relentless struggle between the search for redemption, the magnetism of the supernatural and the captivity of the sphere of darkness.

A medieval travel undertaken along these routes can be

defined as the materialization of a search, a displacement of the person, a journey of the mind. It is a journey through atonement and purification, where deprivation, unsafety and dangers of travelling are the means through which salvation is achieved.

Predictably, at any stage of this type of research, methodology is characterised by a multidisciplinary approach with interdisciplinary aspects. Research is carried out using instruments and methodologies of Humanities, Anthropology, Geography, Earth Sciences, Information Technologies, Topography, Architecture, Remote Sensing, applied Geophysical Technologies, and Environmental Behaviour Studies. Being focussed on the relationship between time and space in a Mediterranean context, and investigating the aspects of connections

and communication networks from a different perspective, this project aims at promoting integration among disciplines and among researchers, in order to foster innovation and interaction.

The application and development of original and integrated methodologies for the investigation of historical and cultural landscapes should lead to new perspectives on the journey through unknown landscapes and should help us understand in what way medieval travellers built their mental maps and lived the surrounding space, and how they constructed their landmarks and reference points.

This project also aims at spreading the awareness that, even if not comparable to the Roman Imperial road network in terms of extension, capillarity and efficiency, medieval routes also functioned as mediators of cultural, economic and political factors within Society.

The major outcome expected from this research is to disclose new avenues for the analysis of communication and exploration. In one word: pathfinding.

References

- Brown F., 1961. *Roman Architecture*. London.
- Laurence R., 2009. *The Roads of Roman Italy: Mobility and Cultural Change*, London.
- Lynch K.A., 1960. *The Image of the City*. Cambridge Massachusetts.
- Lynch K.A., 1972. *What Time is This Place?* Cambridge Massachusetts.
- Malmberg S., 2009. "Navigating the Urban Via Tiburtina". In H. Bjur and B. Santillo Frizell (eds.), *Via Tiburtina: Space, Movement and Artefacts in the Urban Landscape*. Swedish Institute in Rome, 61-78.
- Mannoni T., 1983. "Strade e vie di comunicazione". *Archeologia Medievale* X: 213-222.
- Mannoni T., 1992. "Tecniche costruttive delle strade medievali". In *La viabilità tra Bologna e Firenze nel tempo*, Bologna: 9-12.
- Östenberg I., Malmberg S. and J. Björneby (eds.), 2015. *The Moving City: Processions, Passages and Promenades in Ancient Rome*, London.
- Plesner J., 1938. *Una rivoluzione stradale del Dugento*, Aarhus - København.
- Powell K., 2010. "Making Sense of Place: Mapping as a Multisensory Research Method". *Qualitative Inquiry* September, 16 no. 7: 539-555.
- Rapoport A., 1990. *The meaning of the built environment: a nonverbal communication approach*. Tucson (2nd edition).
- Snead J. E., 2009. "Trails of Tradition: Movement, Meaning, and Place". In J. E. Snead, C. L. Erickson and J. A. Darling (eds.), *Landscapes of movement: trails, paths, and roads in anthropological perspective*, 42-60, Philadelphia.
- Snead J. E., Erickson C. L. and Darling J. A., 2009. "Making Human Space: The Archaeology of Trails, Paths, and Roads". In J. E. Snead, C. L. Erickson and J. A. Darling (eds.), *Landscapes of movement: trails, paths, and roads in anthropological perspective*, 1-19, Philadelphia.
- Szabó Th., 1992. *Comuni e politica stradale in Toscana e in Italia nel medioevo*. Bologna.
- Tilley Ch., 1994. *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths and Monuments*, Oxford.
- Tilley Ch. 2004. *The Materiality of Stone: Explorations in Landscape Phenomenology*, Oxford.
- Witcher R. E., 1998. "Roman Roads: phenomenological Perspectives on Roads in the Landscape". In: C. Forcey, J. Hawthorne and R. Witcher (eds.), *TRAC 97* (Proceedings of the seventh annual Theoretical Roman Archaeology Conference, April 1997, Nottingham), 60-70, Oxford.

ORGANISATION ET TÉLÉOLOGIE EN BIOLOGIE :

Nicole Perret | résidente à l'IEA de Nantes

Nicole Perret est post-doctorante au Centre Cavailles de l'École Normale Supérieure (ENS, Paris) depuis septembre 2013. Son domaine de recherche est la philosophie de la biologie. Elle s'intéresse aux théories des organismes dans la pensée de Kant et de Cassirer et au problème de la causalité dans la connaissance biologique.

La téléologie est un problème omniprésent en biologie. Elle est généralement conçue comme une doctrine étudiant les buts dans la nature, c'est pourquoi toute science à vocation naturaliste veut s'en passer. Or, la téléologie est aussi une forme causale qui se différencie de la causalité efficiente par le poids qu'elle met sur les effets pour interpréter les causes. Elle permet de rendre compte d'une direction, d'une orientation vers les effets très importante pour parler du vivant. On se sert d'une logique des effets à chaque fois qu'on explique un aspect (comportement, morphologie, organe, traits, etc.) par la prise en compte du rôle qu'il manifeste, non seulement dans un système qui le dépasse (organisme, histoire évolutive, individu etc.), mais *pour* ce système et dans une dynamique. Comme le remarque Canguilhem :

« L'étude biologique du mouvement ne commence qu'avec la considération de l'orientation du mouvement, car elle seule distingue le mouvement vital du mouvement physique, la tendance de l'inertie ».

[Canguilhem, 2009, p. 15]

Bien sûr, aucun scientifique aujourd'hui ne serait disposé à concevoir une véritable direction dans la nature. Cependant, bien que contingents, les buts en biologie portent une lumière sur les causes de manière inédite par rapport à la physique. Un exemple classique, tiré du débat autour de l'attribution des fonctions [Pour ce débat de nombreuses anthologies sont disponibles. Par exemple : Krohs and Kroes, 2009; Ariew et al., 2002; Buller, 1999; Allen et al., 1998], montre bien l'enjeu : la question du battement du cœur. Quand on dit que le cœur a pour *fonction* de faire circuler le sang chez les vertébrés, on ne veut pas simplement dire ce que le cœur fait. Par la fonction on exprime plus précisément ce qu'il est censé faire. Sans la prise en compte de cette normativité on n'aurait qu'une explication partielle du cœur dans un organisme. En effet, le cœur fait aussi autres choses : par exemple son battement fait du bruit, mais on n'est pas disposé à attribuer à cela une fonction [Voir : Buller, 1999, p. 7; Gayon, 2010, p. 3]. Le poids épistémologique de ces deux aspects est différent. L'attribution de fonction n'est pas le seul domaine où la question du langage téléologique se pose en biologie [Voir : Nissen,



Nicole Perret, 2014. ©ChDelory

1997]. Ce n'est, d'ailleurs, pas par hasard si toute l'histoire de la réflexion sur le vivant est traversée par l'opposition entre cause finale et cause efficiente, et ce à partir au moins d'Aristote, en passant par le débat entre vitalistes et mécanistes au cours du XVII^e et du XVIII^e siècles. En outre, comme le montre Canguilhem [1968], les différents modèles mécanistes et vitalistes du vivant, reposent également sur cette logique. L'explication des organismes, dans les deux cas, est fondée sur une logique finaliste, aussi bien lorsque cette finalité est portée par une force vitale, donc une orientation interne, que lorsqu'elle est imposée par le *fonctionnement* d'une machine qui exige un ordre nécessaire de ses parties.

À ce sens, la téléologie comme forme causale est un invariant par rapport aux modèles.

Cette forme logique spéciale, qui déplace le poids épistémologique sur les effets, est donc à la fois très pertinente et très ambiguë en raison de la possible projection d'une orientation consciente dans la nature. Les biologistes et les philosophes de la biologie, bien conscients de cette obscurité de langage et soucieux de le purifier de son côté intentionnel, ont entrepris une démarche de *naturalisation* au sens d'une *normalisation* par rapport à la causalité efficiente, tel qu'elle a cours dans les autres sciences de la nature. Naturaliser la téléologie veut dire produire un bon modèle, ou un

bon cadre théorique, fondé sur la causalité efficiente à partir duquel subordonnée la téléologie. Ce projet de naturalisation a pris différentes voies. Ici nous nous intéressons à la tradition philosophique organiciste [Par exemple : Varela et al., 1974; Ganti, 1971; Kauffman, 1993; Rosen, 1991]. Cette tradition s'inspire de Kant, mais, contrairement à Kant, qui semble nier cette possibilité, elle propose de naturaliser la téléologie en la dérivant d'un bon modèle d'organisation en tant que système circulaire d'auto-maintenance différentiel et clos. Ici nous montrons que cette tradition ne naturalise pas la téléologie. Au contraire, la téléologie est présupposée dans la forme logique des modèles proposés. Les modèles,

sensiblement différents entre eux, partagent des points théoriques communs qui, nous montrons, viennent de cette logique. Au moins une condition logique dérivée de la téléologie est demandée pour construire cette circularité spéciale et notamment pour la différencier d'une simple circularité causale telle celle d'un système dissipatif. Par ailleurs, nous pensons que cette tradition a le mérite de porter un regard systémique et organiciste fructueux sur le vivant précisément parce qu'elle se sert d'une logique téléologique dans la forme d'une condition constitutive de l'objet biologique. Mais, la construction de modèles issus de ce principe risque de cristalliser une structure particulière, au lieu de décrire une dynamique générale qui ne préserve pas les structures mais l'état global. En raison de cette considération, nous allons essayer de justifier l'emploi de la téléologie en tant que principe constitutif. Notre approche constructiviste nous amène à considérer que la cause efficiente en physique est aussi un principe constitutif qui demande des conditions théoriques. Notre stratégie alors, au lieu de trouver les moyens de rabattre la téléologie sur la cause efficiente, consiste plutôt à détecter quelles sont les conditions pour faire de la cause téléologique, exprimée aussi par la notion d'organisation biologique, un bon moyen constitutif pour la biologie.

ORGANISATION BIOLOGIQUE ET TÉLÉOLOGIE

Un modèle très important dans le domaine organiciste, et à partir duquel on peut commencer l'analyse, est celui de l'autopoïèse proposé par Varela et Maturana pour définir le vivant à partir de son unité [Varela et al., 1974; Maturana and Varela, 1980]. Le modèle autopoïétique est inspiré de l'analyse kantienne des êtres vivants comme êtres organisés qu'on trouve dans la troisième *Critique*, sous une section qui s'occupe du jugement téléologique. La toute première caractérisation kantienne des êtres naturels organisés est bien connue :

« Une chose existe comme fin naturelle quand elle est cause et effet d'elle-même. »
[Kant, 1995, § 64, p. 362].

Par la suite de cette définition, Kant détaille trois formes de réciprocité entre cause et effet. La première se réalise dans

UNE APPROCHE CONSTRUCTIVISTE

l'espèce: l'organisme vivant manifeste cette réciprocité car il se préserve en tant qu'espèce par la génération d'un autre organisme de la même espèce. La deuxième se réalise dans la croissance et la production: l'organisme vivant se produit par soi-même car il se développe par la matière qui est son propre produit. Enfin, la troisième se réalise dans la conservation: « la conservation d'un organisme dépend de la conservation de ses parties qui, à leur tour, dépendent de la conservation du tout » [Kant, 1995, § 64, p. 362-363]. Cette réciprocité fonde donc

le modèle est fondé sur la circularité d'autoproduction dont la téléologie est encore l'invariant logique, elle n'est pas normalisée par rapport à la causalité efficiente, elle est demandée comme condition de départ du système vivant.

Ce qui relie beaucoup de ces modèles est précisément la recherche d'une condition de solidarité du système à soi-même afin d'exprimer cette réciprocité très spécifique. Dans le cas des systèmes (M, R) de Rosen [1991], la même question de la solidarité du système se

activité [Par exemple: Mossio and Moreno, 2010; Saborido et al., 2011; Luisi, 2003; Letelier et al., 2006]. Cela afin que les niveaux connectés du système deviennent pertinents à la lumière de la conservation d'un état global du système qui, à son tour, produit une contrainte qui agit sur le comportement des parties. On précise bien que la conservation se fait sur un état global, à savoir l'état vivant dans une dynamique, et non un état particulier comme c'est le cas des systèmes dissipatifs. Cette distinction est importante dans une dynamique, car un système dissipatif n'a pas la capacité de changer sa structure pour conserver son état global face à des perturbations, par exemple. Or, la causalité téléologique est encore l'invariant logique de ces deux conditions. Chez Hans Jonas, une des sources philosophiques de la pensée organiciste [Voir par exemple: Ruiz-Mirazo and Moreno, 2004], la question de l'identité entre existence et activité est explicitement de nature téléologique:

« Seules sont des individus ces entités dont l'être est leur propre faire (et ainsi, en un sens, leur tâche): ces entités, en d'autres termes, qui sont livrées à leur être pour leur être, de sorte que leur être leur est confié et qu'elles sont chargées d'entretenir cet être par des actes toujours renouvelés de celui-ci. »

[Jonas, 1968, p. 233]¹

La solidarité du système à soi-même, son être ce qu'il fait, être sa *propre tâche* est bien la condition pour son maintien. La notion de clôture est également une notion qui établit un milieu interne propre au système, qui agit et par son action se maintient. Encore une solidarité du système est invoquée, et cette solidarité est de nature logique téléologique car elle fait correspondre les effets aux causes dans une dynamique: les conditions d'existence aux actions. La notion de milieu intérieur de Claude Bernard, qui inspire ces modèles organicistes, est aussi fondée sur cette solidarité de nature téléologique:

« [...] les phénomènes physiologiques complexes sont constitués par une série de phénomènes plus simples qui se déterminent les uns les autres en s'associant ou se combinant pour un but final commun. [...] »

[Bernard, 1865, p.119]

Bernard, pour justifier la méthode expérimentale en médecine, prévient constamment le lecteur de la différence

de l'expérimentation en chimie et en physique par rapport à l'expérience sur le vivant qui consiste en ça: que suite à la décomposition théorique du vivant pour y accéder, l'expérimentateur doit tenir compte, dans son travail de synthèse, de l'harmonie solidaire des organes dans un organisme. Dans l'œuvre il déplace l'argument tantôt vers le modèle de la machine, tantôt vers le modèle de la société qui sont, tous les deux, des modèles dont l'invariant logique est toujours la téléologie. Encore, la notion d'homéostasie de Cannon partage, avec celle de milieu intérieur, cette recherche de solidarité au sens d'une clôture. À ce sujet il semble intéressant de regarder aux travaux de Jean Piaget. Dans son œuvre, *Biologie et Connaissance* [1967] Piaget entreprend une analyse du vivant en termes de clôture et d'homéostasie comme conditions de solidarité du système et, dans ce cadre, il considère que ces notions impliquent une véritable refonte de la causalité biologique. Or, pour Piaget, cette idée est proche d'une idée de téléomécanisme, mais si la causalité efficiente est la condition logique du mécanisme de la physique, quelle est donc la condition logique d'un téléomécanisme? Autrement dit, et pour tirer une première conséquence de cette partie, pour faire une différence entre une simple circularité et une circularité capable d'engendrer l'organisme, il est nécessaire d'ajouter une condition très spécifique de solidarité du système dont la nature logique est la téléologie. Cette condition est établie dans la forme même des modèles, que ce soient des modèles fondés sur l'auto-production, ou sur la réciprocité du métabolisme et de son propre maintien. La réduction des aspects fonctionnels et normatifs à la causalité efficiente dans ce cadre est possible seulement si au moins un aspect téléologique est employé comme point de départ pour la construction du modèle. La circularité téléologique est la condition logique pour prendre en compte la spécificité biologique de l'autoproduction, de l'autodétermination et l'auto-maintien et non pas le contraire.

CAUSE EFFICIENTE EN PHYSIQUE SELON L'APPROCHE CONSTRUCTIVISTE

Notre analyse adopte une approche constructiviste inspirée de l'attitude critique kantienne [Voir: Besnier, 2005]. Selon cette perspective la science est un ensemble de gestes théoriques qui consistent à opérer des transformations pour trouver des invariants.

Donc, les invariants ne sont pas des absolus, mais ils dépendent des transformations qu'on opère. La causalité en physique se trouve du côté de ces transformations, en tant que principe d'intelligibilité. Nous allons ici nous inspirer des analyses convergentes autour de la causalité dans la physique classique et du xx^e siècle de Cassirer et de Bachelard suivant une dichotomie entre un usage ontologique et un usage critique de la causalité.

Dans le cadre de la mécanique classique, le démon de Laplace est exemplaire d'un usage ontologique de la causalité.

« Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respectivement des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome: rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'Astronomie, une faible esquisse de cette intelligence. »

[Laplace, 1921, p. 3]

La nature est intimement ordonnée de manière causale pour Laplace. Bachelard, à ce sujet, considère que la naissance du déterminisme est à trouver dans l'expérience astronomique, où le mouvement régulier des astres inspire un déterminisme absolu. Mais l'observation des phénomènes du devenir terrestre, en raison de leur complexité, n'aurait pas pu inspirer le déterminisme. Le fait d'avoir longtemps appliqué ce cadre est alors dépendant d'un choix de mise à l'écart des phénomènes perturbants dans la formation de l'esprit scientifique:

« Au fond, l'esprit scientifique ne consiste pas tant à observer le déterminisme des phénomènes, qu'à prendre les précautions pour que le phénomène défini au préalable se produise sans d'excessives déformations. »

[Bachelard, 1991, p. 104]

Mais, déjà dans le cadre classique, à cette vision ontologique de la causalité s'oppose une vision critique. Kant est le philosophe qui détache la causalité du monde et la met du côté

L'étude biologique du mouvement ne commence qu'avec la considération de l'orientation du mouvement, car elle seule distingue le mouvement vital du mouvement physique, la tendance de l'inertie.

Canguilhem

trois aspects très importants du vivant: l'héritage d'une forme, l'adaptation et la normativité [Huneman, 2006]. Cette formulation impose, comme caractère principal de la compréhension des organismes, une circularité causale fondée sur la *solidarité du tout vers ses parties* dans une dynamique (dans l'espace et le temps). Cette circularité n'est pas une simple circularité causale, comme un système dissipatif (par exemple la flamme d'une bougie où l'état macroscopique contraint par retour le maintien des réactions chimiques de l'état microscopique). La circularité téléologique est fondée sur une solidarité de l'action du système sur soi-même. Or, chez Kant, cette réciprocité est dérivée d'un jugement de forme téléologique et non l'inverse. Le modèle de l'autopoïèse, qui est censé inverser ce rapport pour naturaliser la téléologie, de fait ne fait que supposer la téléologie dans la forme logique de son modèle. Le modèle autopoïétique, en effet, est fondé sur la réciprocité entre cause et effet du deuxième type, celle de l'autoproduction. Pour dériver tous les autres aspects téléologiques du vivant, un seul aspect est extrait et mis à fondement du modèle. Mais

pose. En effet, la théorisation de Rosen consiste à considérer un cycle M de métabolisme et postuler un cycle R censée réparer en permanence ce même système métabolique. Afin d'éviter l'inconvénient de devoir postuler un autre sous-système qui maintiendrait ce même sous-système, il cherche à établir une réciprocité solidaire entre le système M et le système R par l'invariance organisationnelle, qui est précisément postulée dans la récurrence de cette réciprocité solidaire [Letelier et al., 2003, 2006]. L'invariant extrait pour construire le modèle est cette solidarité de type téléologique faisant converger les causes et les effets dans une dynamique. D'ailleurs, pour Rosen, l'insuffisance de la cause efficiente est explicite, au point d'invoquer, dans sa théorisation, la réhabilitation des quatre causes aristotéliennes, dont la cause finale [Rosen, 1989, voir aussi: Chase, 2011].

Généralement, les conditions recherchées pour établir cette réciprocité, ou solidarité du système, passent par la recherche d'une clôture du système et par l'identification de l'existence du système avec son

ORGANISATION ET TÉLÉOLOGIE EN BIOLOGIE : UNE APPROCHE CONSTRUCTIVISTE

du sujet, mais il la met dans la forme d'une catégorie rigide. Chez Kant l'idée du déterminisme est même élevée à principe fondamental donnant lieu à une connaissance objective. Cassirer [2004], dans son analyse, remarque que, toujours en restant dans le cadre classique, on trouve chez Helmholtz, pour la première fois, une réflexion épistémologique qui témoigne d'un usage critique de causalité au sens d'un principe d'intelligibilité et émancipée des rigidités kantienne.

« Le but des sciences théoriques est donc de trouver les causes constantes des phénomènes. Il ne s'agit pas ici de décider si réellement tous les faits peuvent se ramener à de telles causes; c'est-à-dire, si la nature est toujours intelligible, ou bien si elle présente des variations qui, se dérochant à la loi d'une causalité nécessaire, appartiennent au domaine de la spontanéité, de la liberté. Mais, on peut affirmer, la science qui a pour but de concevoir la nature, doit admettre la possibilité de cette conception; et elle doit, en suite de son hypothèse, poursuivre son œuvre, ne fût-ce que pour acquérir la certitude irrécusable que nos connaissances sont limitées. »

[Helmholtz, 1869, p. 59]

La notion de cause ici n'a rien à voir avec le simple être l'antécédent d'un effet, elle n'exige même pas un critère d'applicabilité tel que la prédiction du futur par le passé. La causalité, ainsi que la conçoit Helmholtz, n'appartient ni au monde comme relation ontologique, ni au sujet comme rigide condition univoque. Elle est une condition demandée à un système pour établir une intelligibilité [Kauark-Leite, 2012].

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les efforts d'interpréter les phénomènes thermiques, optiques, électriques et magnétiques par les lois de Newton témoignent de l'influence que ce cadre exerce sur la forme de la connaissance en général. Cela au point d'introduire des entités mécaniques cachées tel l'éther ou les corpuscules, afin de maintenir, à tout prix, la cohérence du cadre de la mécanique classique. Sur ce fond, à partir de la cinétique des gaz, Boltzmann développe la mécanique statistique dans un esprit radicalement nouveau.

La mécanique statistique, au lieu de décrire le comportement des objets, donne un comportement moyen de l'état du système grâce à la décomposition

de l'espace des phases en parties équiprobables (ergodiques) et à l'évaluation des probabilités d'un macro-état dans lequel les particules peuvent se trouver. Or, ici les conditions de la causalité et du déterminisme changent radicalement. D'abord le lieu de la détermination change. Ce n'est plus possible d'avoir un accès aux particules individuelles, il est donc nécessaire de produire une détermination au niveau du comportement global du système pour maintenir une

que ces états convergent de manière équiprobable en termes de quantité d'énergie. Cette hypothèse est une condition très particulière qu'on demande au système et qui ne peut pas être vérifiée. Or, comme cela est bien connu, la mécanique statistique, ensemble avec la mécanique quantique (et notamment le principe d'indétermination de Heisenberg de 1927), ont donné lieu à un certain nombre de spéculations sur la nature intrinsèquement indéterminée

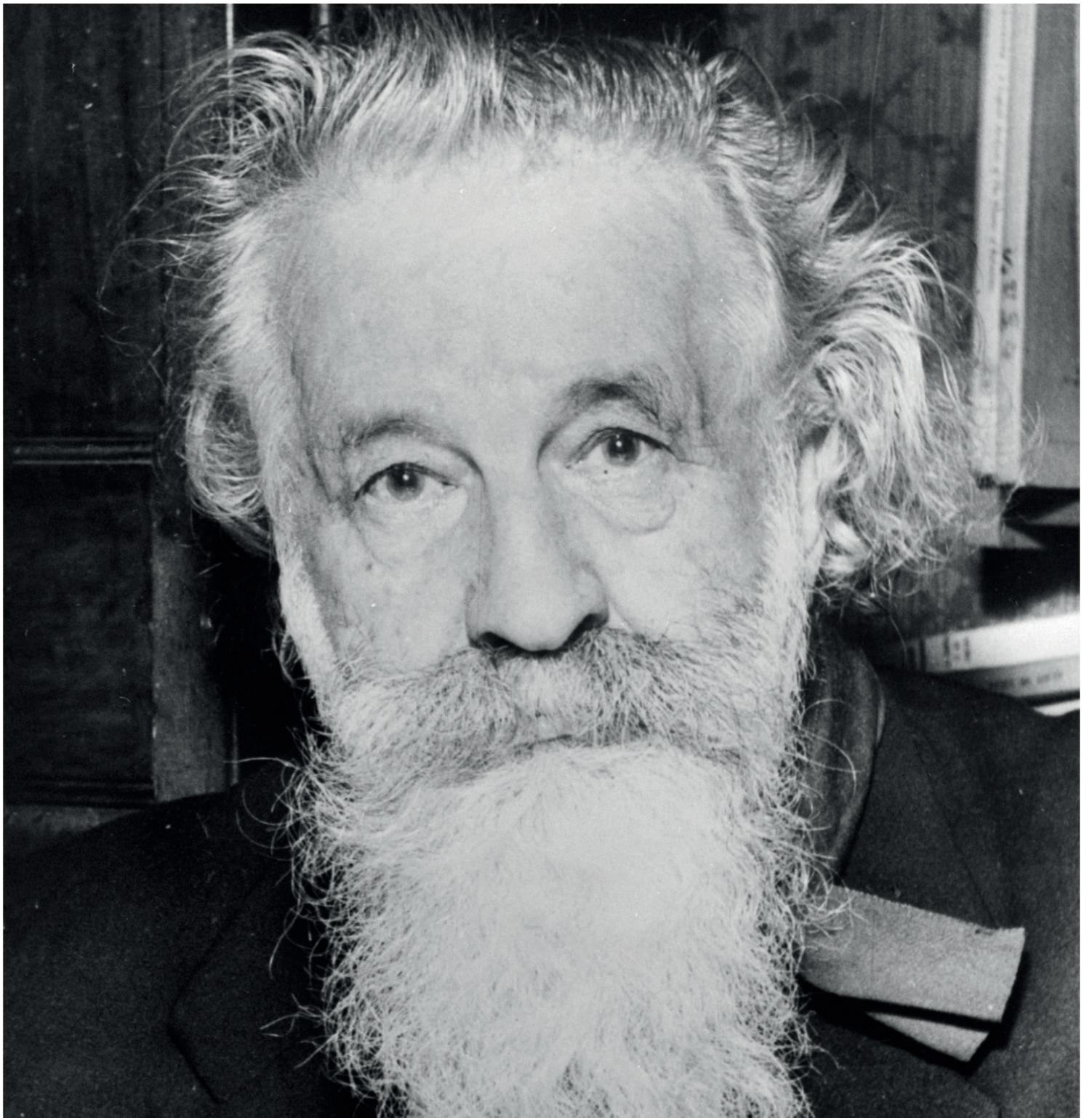
« [...] en partant de la considération des phénomènes désordonnés, le savant a eu la surprise de voir s'imposer à lui le même déterminisme d'ensemble, fondé sur des permanences plus ou moins légitimes, plus ou moins exactes, mais dont l'existence est cependant assurée. »

[Bachelard, 1991, p. 116]

L'existence des permanences est assurée, car les permanences dépendent de cette activité de la

qui correspond à la demande de conformité des phénomènes à une loi [Cassirer, 2004]. En raison de ça elle demande des conditions théoriques très spéciales et ne représente pas une relation univoque entre un effet et son antécédent (la cause). Bachelard le dit ainsi :

« [...] on se rend compte que la causalité et le déterminisme ne sont point absolument synonymes et que la psychologie de la cause est loin d'être si



détermination de type causal. Et par ailleurs, l'intelligibilité de ce comportement global est assurée par un autre instrument théorique qui est l'hypothèse ergodique.

Cette hypothèse décompose le système en plusieurs micro-états et établit que toutes les particules du système passent le même temps dans ces micro-états de manière proportionnelle à leur volume, de sorte

et aléatoire du monde. Mais, si le déterminisme de Laplace n'a plus de place dans les nouveaux contextes de la physique, il n'est pas vrai pour autant que la physique a renoncé à ses moments rationnels et la mécanique statistique, tout comme la mécanique quantique sont des cadres théoriques bien déterminés. À ce sens, la science physique a su trouver des nouveaux moyens théoriques de l'intelligibilité. Comme l'observe Bachelard2,

science qui a pour but de penser la nature déterminée et donc elle impose des permanences. Ici on trouve une nouvelle opposition entre un indéterminisme ontologique et un indéterminisme critique.

On voudrait retenir de cette analyse l'idée que la causalité est un instrument d'intelligibilité. La causalité est une maxime régulatrice qui ne fait rien d'autre que d'exiger une détermination

solidaire qu'on le croit de la psychologie du déterminisme. Comme le dit très bien von Mises "Le principe de causalité est mobile (wandelbar) et il se subordonne à ce que la physique exige". Nous dirions plus généralement que le principe de causalité se subordonne à ce que la pensée objective exige. »

[Bachelard, 1991, pp. 114- 115].

Notre hypothèse est que la pensée objective en biologie

exige un principe de causalité de type logique téléologique utilisé en forme critique et non ontologique.

CONCLUSION - ESQUISSES POUR UNE TÉLÉOLOGIE COMME PRINCIPE CONSTITUTIF

Proposer un rôle critique constitutif pour la téléologie n'équivaut pas à en souhaiter un usage heuristique. La dichotomie entre une téléologie heuristique (répondant à une logique du *comme si*) et une téléologie naturalisée est dérivée de l'interprétation que Varela et Weber proposent de la fameuse interdiction kantienne autour d'une science mécanique pour la biologie [Weber and Varela, 2002]: « Il est en effet tout à fait certain que nous ne pouvons même pas connaître de façon suffisante les êtres organisés et leur possibilité interne suivant des principes

mais plutôt il l'oppose à un usage constitutif. Cela veut dire que pour Kant le jugement téléologique n'a pas le droit d'occuper la place constitutive comme le fait la causalité efficiente dans la première Critique. Cependant, cette difficulté ne vient pas de la téléologie, mais plutôt de la rigidité kantienne de la notion de science structurée sur le principe de causalité de la mécanique newtonienne. Pour le système kantien tel qu'il est pensé dans l'œuvre critique, les géométries non euclidiennes, tout comme la mécanique statistique, ne sont également pas compatibles, et cela ne dépend pas de la téléologie, mais du système kantien.

Proposer un rôle constitutif pour la téléologie veut alors dire, de manière plus cohérente avec les propos kantien, bien qu'en opposition à ses résultats, que la téléologie peut devenir un

des objets biologiques: l'activité et le mouvement de réorganisation solidaire. Le premier de ces principes implique qu'on postule l'activité du vivant et on décrit ses dynamiques en termes de contraintes à cette activité, tout comme (mais de manière opposée) en physique on postule l'inertie et on décrit les dynamiques en termes de forces. Le deuxième de ces principes implique qu'on postule que le vivant se réorganise en permanence de manière à maintenir, non pas un état spécifique de cette organisation, mais un état plus global de maintien de la condition de l'état vivant qui n'est précisément pas un état statique. En ce sens il est solidaire, c'est-à-dire que sa réponse aux contraintes est toujours une réponse organisée, en raison de son activité et donc de sa variation, qui produit une variation solidaire de toute l'organisation. Selon cette perspective, l'organisation biologique dérivée d'un principe téléologique n'est pas le phénomène à expliquer, mais un des moyens pour appréhender le phénomène vivant [Pour des analyses alternatives de la téléologie et de son rôle constitutif en biologie voir par exemple: Toepfer, 2012; Quarfood, 2004]. Selon notre analyse, légitimer une construction théorique de ce type équivaut à repenser les conditions de l'objectivité pour la biologie: si les objets de la physique sont les invariants obtenus par des transformations; nous proposons que les objets de la biologie soient les transformations qui préservent activement et de manière organisée et solidaire l'invariant de l'état vivant.

Notes

1. Traduit en français dans [Lories and Depré, 2003, p. 182
2. Cassirer propose le même type d'analyse pour la constante de Planck en tant que principe *a priori*: « Le quantum élémentaire d'action se montre comme s'il était une armature fixe, dans laquelle toutes les assertions de la théorie quantique sont rangées; et la sécurité et la fermeté de cette armature toutes seules doivent être suffisantes pour protéger l'indéterminisme de la théorie contre ces interprétations spéculatives auxquelles elle a été exposée dans la transition de la physique aux conclusions générales concernant le Weltanschauung de l'homme avec le principal mérite de les libérer de leur adhésion intuitive au monde. » [Cassirer, 2004, p. 150]. Cité en français dans [Kauark-Leite, 2012]

Références

Allen, C., Berkoff, M., and Lauder, G. V., editors (1998). *Nature's purposes: analyses of function and design in biology*. The MIT Press, Cambridge MA.

Ariew, A., Cummins, R., and Perlman, M., editors (2002). *Functions: New Essay in the Philosophy of Psychology and Biology*. Oxford University Press, Oxford, New York.

Bachelard, G. (1991). *Le nouvel esprit scientifique*. Presses Universitaires de France, Paris.

Bernard, C. (1865). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. J.B. Baillière, Paris.

Besnier, J.-M. (2005). *Les théories de la connaissance*. Presses universitaires de France, Paris.

Buller, D., editor (1999). *Function, selection, and design*. State University of New York Press, Albany N.Y.

Canguilhem, G. (1968). *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. Vrin, Paris.

Canguilhem, G. (2009). *La connaissance de la vie*. J. Vrin, Paris.

Cassirer, E. (1995). *Le problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*, volume IV. Les Éditions du Cerf, Paris. Trad. Carro, Jean and Gaubert, Joël.

Cassirer, E. (2004). *Determinismus und In determinismus in der modernen Physik: historische und systematische Studien zum Kausalproblem*. Gesammelte Werke Hamburger Ausgabe, 19. F. Meiner, Hamburg.

Chase, M. (2011). Teleology and final causation in Aristotle and in contemporary science. *Dialogue: Canadian Philosophical Review/Revue canadienne de philosophie*, 50: 511-536.

Ganti, T. (1971). *The principle of life*. Omikk, Budapest.

Gayon, J. (2010). *Les fonctions des organismes aux artefacts*. Presses Universitaires de France, Paris.

Helmholtz, H. (1869). *Mémoire sur la conservation de la force: précédé d'un exposé élémentaire de la Transformation des forces naturelles*. V. Masson et fils, Paris. Trad. Pérard, Louis Prosper.

Huneman, P. (2006). Naturalising purpose: From comparative anatomy to the adventure of reason. *Studies in history and philosophy of biological and biomedical sciences*, 37(4):649-674.

Jonas, H. (1968). Biological Foundations of Individuality. *International Philosophical Quarterly*, 8(2):231-251.

Kant, I. (1995). *Critique de la faculté de juger*. Flammarion, Paris. Trad. Renaut, Alain.

Kauark-Leite, P. (2012). *Théorie quantitative et philosophie transcendantale: dialogues possibles*. Hermann, Paris.

Kauffman, S. A. (1993). *The Origins of Order: Self Organization and Selection in Evolution*. Oxford University Press, New York.

Krohs, U. and Kroes, P. (2009). *Functions in Biological and Artificial Worlds: Comparative Philosophical Perspectives*. Mit Press.

Laplace, P. S. (1921). *Essai philosophique sur les probabilités*. Gauthier-Villars. [1814].

Letelier, J.-C., Marfn, G., and Mpo-

dozis, J. (2003). Autopoietic and (M, R) systems. *Journal of Theoretical Biology*, 222(2):261-272.

Letelier, J.-C., Soto-Andrade, J., Guffiez Abarzua, F., CornishBowden, A., and Luz Cardenas, M. (2006). Organizational invariance and metabolic closure: analysis in terms of (M, R) systems. *Journal of theoretical biology*, 238(4):949-61.

Lories, D. and Depré, O. (2003). *Vie et liberté: phénoménologie, nature et éthique chez Hans Jonas*. Vrin.

Luisi, P. L. (2003). Autopoiesis: a review and a reappraisal. *Die Naturwissenschaften*, 90(2):49-59.

Maturana, H. and Varela, F. (1980). *Autopoiesis and Cognition*. D. Reidel, Dordrecht (NL), 1 edition.

Mossio, M. and Moreno, A. (2010). Organizational closure in biological organisms. *History and philosophy of the life sciences*, 32(2-3):269-288.

Nissen, L. (1997). *Teleological language in the life sciences*. Rowman & Littlefield Publishers, Lanham Md.

Piaget, J. (1967). *Biologie et connaissance. Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*. Gallimard, Paris.

Pouvreau, D. (2013). *Une histoire de la « systéologie générale » de Ludwig von Bertalanffy: généalogie, genèse, actualisation et postérité d'un projet herméneutique*. Thèse sous la direction de Jean Dhombres, Ehess.

Quarfood, M. (2004). *Transcendental idealism and the organism*. Almqvist & Wiksell, Stockholm.

Rosen, R. (1989). The roles of Necessity in Biology. In Casti, J. and Karlqvist, A., editors, *Newton ta Aristotle, towards a theory of models for living systems*, pages 11-37. Birkhauser, Boston.

Rosen, R. (1991). *Life itself: a comprehensive inquiry into the nature, origin, and fabrication of life*. Columbia University Press, New York.

Ruiz-Mirazo, K. and Moreno, A. (2004). Basic autonomy as a fundamental step in the synthesis of life. *Artificial life*, 10(3):235-259.

Saborido, C., Mossio, M., and Moreno, A. (2011). Biological Organization and Cross-Generation Functions. *The British Journal for the Philosophy of Science*, 62(3):583-606.

Toepfer, G. (2012). Teleology and its constitutive role for biology as the science of organized systems in nature. *Studies in history and philosophy of biological and biomedical sciences*, 43(1):113-119.

Varela, F. J., Maturana, H. R., and Uribe, R. (1974). Autopoiesis: The organization of living systems, its characterization and a model. *Bio-systems*, 5(4):187-196.

Weber, A. and Varela, F. J. (2002). Life after Kant: Natural purposes and the autopoietic foundations of biological individuality. *Phenomenology and the cognitive sciences*, 1:97-125.

Au fond, l'esprit scientifique ne consiste pas tant à observer le déterminisme des phénomènes, qu'à prendre les précautions pour que le phénomène défini au préalable se produise sans d'excessives déformations.

Bachelard

simplement mécaniques de la nature, bien moins encore nous les expliquer; et c'est même si certain que l'on peut sans hésiter dire qu'il est absurde pour des êtres humains même simplement de concevoir un tel projet, ou d'espérer que puisse un jour surgir encore un Newton qui rende compréhensible ne serait-ce qu'un brin d'herbe d'après des lois naturelles que nulle intention n'a ordonnées; bien au contraire faut-il absolument refuser ce savoir aux hommes. » [Kant, 1995, §75, p. 395]

S'il est vrai, comme le remarquent les auteurs, qu'ici Kant ne nie que la possibilité d'une science au sens d'une mécanique, par ailleurs la question est posée au niveau de la raison de cette interdiction. Kant n'oppose pas un usage heuristique de la téléologie à un usage naturaliste,

principe d'intelligibilité apte à déterminer un champ causal spécifique, avec une détermination d'espace et de temps et des conditions spécifiques. C'est ainsi, par exemple, que Cassirer interprète le travail de von Bertalanffy [Cassirer, 1995 Voir aussi: Pouvreau, 2013]. Nous pensons que la notion d'organisation biologique est le résultat d'un usage critique de la téléologie en tant que principe constitutif. Elle mérite un développement en tant que principe d'intelligibilité de ce type, plus que des modélisations qui ne font que cristalliser ce principe dans une structure particulière du système. Il nous semble alors, que dans ce but, au moins deux éléments peuvent être extraits de la forme logique de la téléologie et employés comme principes constitutifs, c'est-à-dire comme conditions pour la constitution

TRANSFORMATION SOCIÉTALE ET CHANGEMENT

Juergen Weichselgartner | résident au Collegium de Lyon

Juergen Weichselgartner est professeur associé de géographie à l'université Ludwig Maximilian de Munich (Allemagne). Il est spécialiste de l'analyse des interactions homme-environnement et des réponses sociétales aux risques et aux crises. Ses travaux, conduits notamment à l'International Institute for Applied System Analysis, l'université de Tokyo et l'université d'Harvard, se sont concentrés sur la vulnérabilité et la résilience sociales vis-à-vis des processus de changements plané-

Au cours des dernières années, les chercheurs et les responsables politiques ont acquis une conscience accrue des limites des actions pour le climat. On constate d'une part que les sciences du climat sont frag-

(EC 2013). La recherche actuelle vise à générer des connaissances sur le climat et à évaluer les coûts et les bénéfices des mesures à prendre (EEA 2014). Cependant, la notion d'« intégration » doit être sou-

gouvernance climatique examinent les processus de développement de régimes internationaux et la relation entre les États-nations et les institutions internationales, il est de plus en plus communément accepté que

infrastructurels mais un processus complexe de transformations sociétales qui doit être étudié en tant que tel. Les mécanismes qui pourraient permettre une transformation vers des sociétés plus résilientes demeurent à ce jour

sociale et la gouvernance climatique, ainsi que d'un passage des stratégies réactives « top-down » (ou descendantes) vers des stratégies proactives conçues de manière collaborative.



Protection côtière à Malé © Juergen Weichselgartner (Maldives, Octobre 2007)

mentées et s'orientent rarement vers les besoins politiques et pratiques, et que d'autre part l'élaboration de politiques climatiques se concentre principalement sur les impacts à court terme. La forme classique du transfert de connaissance de la science vers la politique et l'action ne semble pas fournir de résultats satisfaisants (Weichselgartner 2013). En outre, la transition vers une société climato-résiliente nécessitera un changement social et comportemental. Or, peu de travaux à ce jour ont exploré les moyens d'y parvenir.

En Europe, l'intégration dans les politiques climatiques et les programmes d'actions qui répondent à ces questions suit la ligne définie par la stratégie d'adaptation lancée récemment par la Commission Européenne

mise à un examen critique. Jusqu'à présent, la réponse des pays européens au changement climatique s'est concentrée sur l'élaboration de stratégies nationales (EEA 2013), avec des activités allant de l'évaluation du risque aux plans d'action à court terme. S'assurer d'approches cohérentes, flexibles et participatives capables d'intégrer différentes actions afin de construire une politique climatique durable et pérenne (EEA 2014) reste un défi à relever.

Une prise de conscience croissante des limites de la science du climat telle qu'actuellement pratiquée et de l'action climatique telle qu'actuellement élaborée a orienté l'analyse sur les voies par lesquelles les décisions et les actions entreprises prennent forme. Alors que la plupart des études sur la

seule une approche multidimensionnelle prenant en considération les processus politiques, les structures institutionnelles et le contenu politique peut saisir la complexité du phénomène de gouvernance. Il s'avère en outre que d'autres acteurs et d'autres échelles sont également significatifs (IPCC 2014). Le rôle joué par les villes, les entités publiques et privées, et les réseaux transnationaux, mais aussi les interactions entre les réseaux et les échelles sont des éléments importants et néanmoins inexplorés. Tout ceci requiert une perspective de recherche transdisciplinaire et un focus portant non plus sur le gouvernement mais sur la gouvernance.

Répondre efficacement au changement climatique n'est pas uniquement une question d'ajustements législatifs ou

sous-explorés (Weichselgartner & Kelman 2015). Bien que les innovations techniques s'avèrent essentielles à cette transformation, elles ne suffiront pas. La transformation s'inscrira plutôt dans des processus plus vastes de changement sociétal et il nous faut donc acquérir une meilleure compréhension de la manière dont ces changements se produisent. Ce qui dicte la production de connaissances utilisables et la manière dont cela recoupe les cadres de gouvernance afin de répondre aux complexes changements homme-environnement restent aujourd'hui inconnus. La demande croissante des décideurs et des agences de financement de la recherche pour une recherche climatique qui soit politiquement pertinente souligne le besoin urgent d'une perspective de recherche intégrative sur la politique

L'interconnexion des changements climatiques et sociétaux appelle de nouvelles formes de gouvernance et de nouveaux agents du changement. Il est clair qu'une transition sociétale vers une réponse climatique plus durable et efficace requerra d'avoir une meilleure conscience des intérêts communs, mais aussi conflictuels, et de chercher à instituer et à appliquer un régime réglementaire acceptable fondé idéalement sur une cogestion. Cependant, les interprétations actuelles de la manière dont les paysages scientifiques et politiques complexes et connectés façonnent la réponse au changement climatique sont imparfaites. Cet article aborde certains des défis liés aux contextes de culture et de savoir dans le domaine du changement climatique. La thèse défendue est que la culture et

CLIMATIQUE

taires. Ses activités professionnelles incluent des évaluations pour le GIEC - Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat et des contributions pour le PNUD - Programme des Nations Unies pour le Développement).

le savoir sont des questions cruciales pour atténuer les impacts du changement climatique et requièrent donc plus d'attention dans la recherche, la politique, et la pratique. Traiter ces questions en exploitant l'abondant portfo-

principalement que les opinions de n'importe quel individu sur un sujet sont dictées par la nature des groupes sociaux auxquels il appartient. Par exemple, cette thèse permet d'interpréter les manières et les raisons

de personnes dans des endroits touchés par le danger. La culture, en ce qui concerne le risque, réfère aux façons dont les gens interprètent et vivent avec le risque et comment leur perception, leur attitude et leur com-

fournit de grandes lignes directrices normatives qui soulignent l'importance des processus par lesquels sont prises les décisions relatives au risque. Nous pourrions donc espérer une meilleure efficacité, à la fois en termes de

principalement de sa nature sociale. De nombreux pays ne collectent pas de façon systématique les faits, données et informations liées au climat, ce qui constitue un problème majeur. Selon l'agence ou l'ins-



lio de recherche socioculturelle permettra des avancées significatives dans les pratiques et dans la politique climatique.

POURQUOI LA CULTURE EST IMPORTANTE

L'interaction entre la culture et la réponse au changement climatique concerne en bien des aspects le comportement humain et institutionnel, parmi lesquels l'attitude, les valeurs et les croyances, les besoins vitaux et la perception du risque, les réseaux sociaux et les rapports de force, la santé et le logement, pour ne nommer que les plus importants (Douglas 1992). Il y a environ quarante ans, la théorie culturelle a émergé en tant que l'un des deux paradigmes dans l'analyse sociale du risque, le second étant l'approche psychométrique du risque. La théorie culturelle suggère

pour lesquelles les individus formulent des jugements sur le risque (Douglas & Wildavsky 1982). Ensuite, la recherche culturelle sur les dangers et les risques démontre que de tels jugements ne sont pas formulés en dehors de tout contexte social. Aujourd'hui la théorie fournit un cadre pour comprendre comment les groupes, au sein de la société, interprètent le danger et construisent la confiance ou la méfiance envers les institutions qui génèrent et régulent le risque (Thompson et al. 1990).

Dans le contexte de risques liés au climat, la culture peut être définie comme un cadre interprétatif partagé par un groupe de gens : « La culture consiste en des croyances, des attitudes, des valeurs et les comportements qui y sont associés, qui sont partagés par un nombre significatif

portement influencent leur vulnérabilité aux risques » (IFRC 2014, p. 14). Un tel point de vue révèle l'hypothèse centrale de la théorie culturelle, à savoir que les membres de groupes ayant une vision commune sont disposés à ordonner la réalité d'une certaine manière. Afin de comprendre pourquoi certains risques deviennent politisés et mis en exergue alors que d'autres demeurent latents, il est essentiel de disposer d'un cadre qui explique de quelle manière les risques sont à la fois construits et sélectionnés. Les théoriciens de la culture soutiennent que les débats sociétaux sur le risque ne peuvent être réduits à des préoccupations concernant la sécurité. Ils démontrent, au contraire, qu'ils sont indissociables des questions de pouvoir, de justice et de légitimité (Douglas 1992). De plus la théorie culturelle

management et de limitation des risques, quand les autorités et les décideurs publics comprendront et utiliseront mieux les connaissances et les réseaux locaux. La diversité culturelle constitue moins une barrière qu'un réservoir de ressources que nous devrions exploiter pour prévenir, se préparer, faire face et s'adapter aux risques liés au changement climatique — à la fois sur les plans cognitif et pratique.

POURQUOI LA CONNAISSANCE EST-ELLE IMPORTANTE ?

La connaissance augmente de manière constante, au sens où la compréhension issue de la recherche des moyens de limiter et de s'adapter aux impacts du changement climatique a fortement progressé. Elle n'est néanmoins pas immédiatement accessible à tous du fait

tution, les informations collectées vont de variables climatiques à l'exposition aux risques ou aux dommages potentiels. Ainsi, le savoir est dispersé entre divers acteurs et arènes avec une cohérence, une coordination et un partage limités. La France ne fait en aucun cas exception (Guézo & Pigeon 2014). L'existence d'un site internet national présentant des données climatiques ne constitue pas la preuve de l'existence d'un système d'information national sur le changement climatique. Peu d'informations sont disponibles sur le niveau de consultation du site par les foyers, les entreprises et les institutions gouvernementales qui n'appartiennent pas au secteur. Une faiblesse connexe réside dans le stockage et dans la difficulté d'accès aux données et aux informations. En raison d'un manque de coordination,

TRANSFORMATION SOCIÉTALE ET CHANGEMENT CLIMATIQUE

de collaboration, de partage et d'une communication de qualité et traçable, le savoir est le plus souvent perdu ou fragmenté.

En distinguant différents niveaux qualitatifs de compréhension — à savoir les faits, les données, l'information, la connaissance et la sagesse collective — Weichselgartner & Pigeon (2015) ont interrogé le rôle de la connaissance dans la réduction des risques de catastrophes et ont identifié d'importantes lacunes, notamment le peu d'intégration des systèmes

d'incorporer les connaissances nouvellement acquises dans de futures activités. Afin de faire progresser la réponse au changement climatique vers des connaissances appliquées, il est essentiel de disposer d'une compréhension évaluée et réfléchie fondée sur une approche de recensement des enseignements. Alors qu'une plus étroite collaboration entre les universitaires et les praticiens dans la mise à disposition de données à des fins de recherche est souhaitable, la pratique veut que les fichiers de données ne soient pas partagés,

par l'expression « transmission d'information ». Ceci est partiellement lié à l'avancée de la technologie de l'information, qui produit et délivre de façon croissante des faits et des données, bien qu'une grande partie de cette information demeure inorganisée ou inexploitée. Une distinction qualitative des différents niveaux de compréhension pourrait fournir une base solide grâce à laquelle les chercheurs pourraient mieux dialoguer avec les responsables politiques et les praticiens du secteur du changement climatique.

et savoir. Ceci faciliterait également l'étape essentielle que constituent le passage à l'apprentissage en « triple boucle » et la transformation même de la production sociale actuelle de l'information sur les risques climatiques, passant d'une production de l'information *per se* vers une connaissance coproduite, compréhensible et pouvant être traduite en actions par différents types d'utilisateurs. Le renforcement des mécanismes et des plateformes permettant l'analyse des connaissances existantes et récentes nécessite des

résilience de la population aux changements climatiques.

Références

- Davenport, T. and Prusak, L. 1998. *Working Knowledge: How Organizations manage what they Know*. Harvard Business School Press, Boston.
- Douglas, M. 1992. *Risk and Blame: Essays in Cultural Theory*. Routledge, London.
- Douglas, M. and Wildavsky, A.B. 1982. *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*. University of California Press, Berkeley.
- EC 2013. Communication from the Commission to the European Parliament, the Council, the European Economic and Social Committee and the Committee of the regions: An EU Strategy on adaptation to climate change. European Commission, Brussels.
- EEA 2013. *Adaptation in Europe*. European Environment Agency, Copenhagen.
- EEA 2014. *Trends and Projections in Europe 2014*. European Environment Agency, Copenhagen.
- Guézo, B. and Pigeon, P. 2014. Les défis liés à la prévention des désastres dans les aires métropolitaines: exemple de Givors dans l'aire métropolitaine lyonnaise (France). *Vertigo* (3), DOI: 10.4000/vertigo.15842.
- IFRC 2014. *World Disasters Report 2014: Focus on Culture and Risk*. International Federation of Red Cross and Red Crescent Societies, Geneva.
- IPCC 2014. *Climate Change 2014: Mitigation of Climate Change*. University Press, Cambridge.
- Thompson, M., Ellis, R. and Wildavsky, A.B. 1990. *Cultural Theory*. Westview Press, Boulder.
- Weichselgartner, J. 2013. *Risiko – Wissen – Wandel: Strukturen und Diskurse problemorientierter Umweltforschung*. Oekom, München.
- Weichselgartner, J. and Kaspersen, R.E. 2010. Barriers in the science-policy-practice interface: Toward a knowledge-action-system in global environmental change research. *Global Environmental Change* 20 (2): 266-277.
- Weichselgartner, J. and Marandino, C.A. 2012. Priority knowledge for marine environments: Grand challenges at the science-society nexus. *Current Opinion in Environmental Sustainability* 4 (3): 323-330.
- Weichselgartner, J. and Kelman, I. 2015. Geographies of resilience: Challenges and opportunities of a descriptive concept. *Progress in Human Geography* 39 (3): 249-267.
- Weichselgartner, J. and Pigeon, P. 2015. The role of knowledge in disaster risk reduction. *International Journal of Disaster Risk Science* 6 (2): 107-116.
- Weichselgartner, J. and Truffer, B. 2015. From co-production of knowledge to transdisciplinary research: Lessons from the quest for producing socially robust knowledge. In: Werlen, B. (ed.), *Global Sustainability, Cultural Perspectives and Challenges for Transdisciplinary Integrated Research*. Springer, Berlin, p. 89-106.

La demande croissante des décideurs et des agences de financement de la recherche pour une recherche climatique qui soit politiquement pertinente souligne le besoin urgent d'une perspective de recherche intégrative sur la politique sociale et la gouvernance climatique, ainsi que d'un passage des stratégies réactives « top-down » (ou descendantes) vers des stratégies proactives conçues de manière collaborative.

de connaissance aux niveaux territoriaux et institutionnels. Les auteurs soutiennent qu'une collaboration plus étroite entre les différentes organisations améliorerait la qualité et l'utilisation de leurs « produits de la connaissance ». En particulier, des efforts vers une coopération plus étroite avec les organisations appartenant au secteur du changement climatique permettraient d'exploiter une expertise additionnelle. En outre, les auteurs soulignent le besoin de plus d'incitations et de soutien politique envers le partage de connaissance. En général, les informations et les données collectées ne sont pas organisées pour différents publics, ni traduites dans différentes langues. Les questions de pouvoir et de compétition aux niveaux institutionnels et administratifs peuvent entraver le partage des données et des informations. Le processus de transfert lui-même dépend de la capacité de l'individu à acquérir des connaissances, c'est-à-dire à apprendre. Il comprend donc des éléments procéduraux, techniques et culturels dont il faut tenir compte.

Plus important encore, il n'y a quasiment pas de réexamen et d'évaluation des données et des informations collectées et utilisées. Apprendre implique de générer, d'acquérir, et de partager les connaissances, ainsi que

mais protégés par le secret et par des accords de confidentialité. Même lorsque les jeux de données sont en libre accès, ils demeurent une somme de faits empiriques, non-structurés et dénués de sens. En conséquence, bien que l'information traitant du changement climatique soit générée et diffusée à grande échelle, nous ignorons sa portée et si elle change les perceptions et les niveaux de conscience. Le second écueil réside dans le manque de normes agréées et de responsabilités clairement identifiées dans la gestion des connaissances relatives au climat.

QUELS SONT LES DEFIS ?

L'un des plus grands défis est souvent, non pas la production de connaissances plus détaillées, mais le contexte pour utiliser les connaissances et les transformer en actions durables. En conséquence, il devrait être accordé plus d'attention à la synthèse de connaissances locales existantes et de ressources issues d'entités non-scientifiques, puisque ce sont les voies par lesquelles les gens font l'expérience des changements dans les systèmes couplés homme-environnement (Weichselgartner & Marandino 2012). De plus, un usage plus différencié du terme « connaissance » est nécessaire pour pallier la confusion fréquente dans les flots d'informations liés à son usage ou à son remplacement

« Le savoir est un mélange fluide d'expérience, d'informations contextuelles, de valeurs et d'un regard expert qui fournit un cadre pour l'évaluation et l'incorporation de nouvelles expériences et informations » (Davenport & Prusak 1998, p. 5). Tandis que l'information est statique, la connaissance est dynamique, construite à travers l'expérience et l'interaction sociales, avec pour résultat l'étude et l'évaluation depuis différents points de vue des faits « objectifs », des données et des informations. On ne peut escompter que les connaissances d'une personne soient transférées à une autre personne, ni présumer que le transfert de connaissance aura l'impact désiré. C'est pourquoi les actions de sensibilisation, la formation et l'éducation sont des éléments appropriés pour des politiques de réponse au changement climatique, et c'est pourquoi le savoir intégré et coproduit est essentiel à leur mise en œuvre (Weichselgartner & Truffer 2015).

L'avantage de faire passer les questions liées à la recherche climatique au prisme de la culture et de la connaissance consiste en une meilleure appréhension et capture des processus structurels responsables de la vulnérabilité sociale, ainsi que des processus socioculturels qui forgent les relations entre données, information, connaissance

lignes directrices plus précises. De même, la transformation cruciale de la connaissance en savoir requiert un engagement accru.

EN CONCLUSION

Les impacts déjà visibles du changement climatique et de la transformation sociale nous rappellent que nous devons faire progresser notre compréhension scientifique et notre action politique – mais aussi travailler à leur interconnexion. La production de la connaissance et son transfert sont enchâssés dans un contexte culturel et se produisent à travers des interactions sociales qui impliquent à la fois des connaissances explicites et tacites. Le contexte national influence le développement et la mise en œuvre de systèmes de gestion des connaissances. Dès lors, il est essentiel de promouvoir davantage un changement dans le mode de production de l'information relative au changement climatique au niveau national. Cette évolution requiert une action concertée quant au développement des capacités et des compétences dans la gestion de l'information et de la connaissance. Enfin, la gouvernance climatique n'est pas qu'une question de « gestion des changements liés au changement climatique » mais relève également de la « création de changement systémique », qui permettent une plus grande

RÉSIDENTS 2016

• COLLEGIUM DE LYON

Renée-Claude BREITENSTEIN Conflict in the Age of Print

Chen DANDAN

Filippo DOMENICALI Etienne Souriau

Didier GONDOLA The emergence of HIV/AIDS

Ernst HALBMAYER Amerindian socio-cosmologies of North-Western

Niramon KULSRISOMBAT East Asian Cities Past, Present Future

Ray LA RAJA Financing politics in two Republics

Natalia MAILLARD ALVAREZ Books trade networks

Souad ODEH L'économie de l'indexation des ressources web

Marianna SCARFONE Patients psychiatriques

Jiahong SUN New understanding of China

Juergen WEICHSELGARTNER TransClimate

Sergei ZANIN

Maté ZOMBORY The Memory of Communism in Europe

• IMÉRA AIX-MARSEILLE

Emel AKCALI Neoliberal Governmentality and Its limits

Anna BADINO Children of Italian migrants

Lorenzo BARTALESI Rethinking Evolutionary Aesthetics

Roberto BENEDEUCE Embodied archives of memory

Abdeljalil BOUZOUGAR Early modern humans cultures

Cristina CORSI Heading south

Irene Paola DE PADOVA Image on a book

Tara DEPORTE Climate action

Fausto FRAISOPPI Construction (logique) du monde

Fabrizio GERMANO Economic Inequality, Mobility and Fragility

William HOPKINS Evolution of cortical organization for communication

Yishi JIN Neural trauma and innate immunity

Matthew KRUMMEL Multidisciplinary Studies of T cell Recognition

Nadine KUPERTY-TSUR Political Thought in Early Modern France

David LEA Advance climate model skill

Equipe LMN Integrability of non-strictly hyperbolic conservation laws

Francisco Javier MARTINEZ ANTONIO Unhealthy circulations

Todd SHEPARD Affirmative Action and the End of Empires

Lorant SZEKVOLGYI Exploring the SET1 histone methylase

Stefano TARGETTI Integrating farm-level socio-economic indicators

Equipe THE KIN'S MEN The origin of social groups

Sander VAN DER LEEUW Modelling the socio-environmental evolution of the Rhone basin

Claudia WASSMANN Scientific Concepts of Emotion

William WEEKS Establishing a program on geographic variation

• IEA DE NANTES

Jean-François AKANDJI-KOMBE Droit social en mutation

José Emilio BURUCUA Une traduction du Baldus

Sudhir CHANDRA Au-delà de la modernité

Marc CHOPPLET Dynamiques de changement dans le domaine des sciences de la vie

Bachir Souleymane DIAGNE De langue en langue

Mamadou DIAWARA Médias locaux et occidentaux

Andreas ECKERT Connecter les histoires du travail et du non-travail

Abaher EL-SAKKA La recherche en sciences sociales en Palestine

Babacar FALL Les jeunes à la marge du marché du travail

Matthew FINKIN Droit et travail salarié

Margret FRENZ Citoyenneté, médecins et race

Gad FREUDENTHAL L'appropriation et la naturalisation de la pensée scientifique

Heinz-Gerhard HAUPT Comment les sociétés réagissent au terrorisme ?

Livia HOLDEN La justice au Pakistan

Jan HOUBEN Pāṇini Sa grammaire, leur monde

Hurichan ISLAMOGLU Contester la règle de droit

Ward KEELER Hiérarchies alternatives

Sara KELLER Relations France-Inde

Giuseppe LONGO Epistémologie et science des nouvelles interfaces

Annie MONTAUT Anglais ou hindi ?

Viren MURTHY Le pan-asianisme et modernité postcoloniale

Pierre MUSSO Religion industrielle et du management

Mor NDAO Colonisation et recherche médicale au Sénégal

Samuel Alfayo NYANCHOGA Héritage de l'esclavage

Gabriela PATINO-LAKATOS Nouvelles interfaces et instruments numériques

Nicole PERRET Théorie de la connaissance biologique

Hamadi REDISSI L'Islam et l'Autre

Fernando ROSA-RIBEIRO Des tombes, des chroniques, et des étrangers

Kumar SHAHANI Synesthésie cinématographique

Radhika SINGHA Retour au pays

Pierre SONIGO Théories du vivant et pratiques médicales

Ibrahima THIOUB Identités chromatiques en Afrique

Dmitrii TOKAREV Les transferts philosophiques en France

Samuel TRUETT Frontières, migrants et enchevêtrement mondial

Ravi Sankar VASUDEVAN Les films documentaires dans l'Inde

Flavia BUZZETTA La cabale à la Renaissance

• IEA DE PARIS

Keith Michael BAKER Jean Paul Marat: Prophet of Terror

Flavia BUZZETTA La cabale à la Renaissance

Emmanuelle DANBLON La fonction prophétique

Olga DANILOVA Collections et collections

Silvio Marcus DE SOUZA

CORREA L'Afrique sous la domination coloniale allemande

Nachum DERSHOWITZ

Machine Learning Tools

Willem DUYVENDAK The Rise of Nativism

Laura L. FRADER Les Origines des politiques d'égalité des sexes

Itzhak FRIED The volitional self and its brain

Sara GALLETI Practice into Theory

Patrick HAGGARD Neurobiological knowledge and human nature

Eddie HARTMANN The Social Order of Violent

Action

James HOUSE Shantytowns and the City

Ann JEFFERSON Nathalie Sarraute: A Biography

Morten et Hélène KRINGELBACH Music and dance in brain and body

Chantal MARAZIA Anatomies du geste. Pour une histoire du tic

Eve MORISI Telling

Terrorism

Marco NIEVERGELT Allegory, Hermeneutics and

Epistemology

Emiko OHNUKI TIERNEY Comparative Study of Aesthetic and

Warefare

Nasser RABBAT Historicizing the City

Solofo RANDRIANJA Formes vernaculaires de gouvernance et de

démocratie en Afrique

Laurence REYNOLDS Des transitions contestées ?

Xavier ROUSSEAUX Des Révolutions aux guerres

mondiales

Warren SACK The Software Arts

Shlomo SELA A Critical Edition of Abraham Ibn Ezra's Writings

Jennifer SESSIONS The Marquerite Affaire

Susan SILBEY The Illusion of Accountability

Tatiana THEODOROPOULOU Taming the sea

Charles WALTON From Eden to Terror

Konstantina ZANO Global Italians

Warren SACK The Software Arts

Shlomo SELA A Critical Edition of Abraham Ibn Ezra's Writings

Jennifer SESSIONS The Marquerite Affaire

Susan SILBEY The Illusion of Accountability

Tatiana THEODOROPOULOU Taming the sea

Charles WALTON From Eden to Terror

Konstantina ZANO Global Italians

• COLLEGIUM DE LYON

Hervé Joly, sociologue, a été nommé **directeur du Collegium de Lyon**, succédant ainsi au linguiste Alain Peyraube qui dirigeait l'institut depuis 2010. Directeur de recherche au CNRS au laboratoire Triangle (Action, discours, pensée politique et économique) de l'École normale supérieure de Lyon, il a été directeur adjoint du Centre interdisciplinaire d'études et de recherche sur l'Allemagne de 2003 à 2014.

• IMÉRA D'AIX-MARSEILLE

Raouf Boucekkine, économiste, a été nommé **directeur de l'IMÉRA**, succédant ainsi à l'historien Nicolas Morales qui dirigeait l'institut depuis 2014. Professeur des universités, membre des laboratoires GREQAM et AMSE, Raouf Boucekkine est membre senior de l'Institut Universitaire de France (IUF).

• RFIEA

FELLOWS

La fondation RFIEA fait paraître depuis février 2016 une lettre bimensuelle rédigée par les chercheurs invités dans les IEA, *fellows*, qui présente un regard synthétique sur les grandes questions du moment. Des possibilités d'approfondissement sont disponibles sur : <http://fellows.rfiea.fr>.

FUND IT

La fondation RFIEA a développé, en partenariat avec la FMSH et le soutien du CNRS, une plateforme de financement de la recherche et de la mobilité internationale en SHS.fund it centralise sur un seul site tous les appels pour

CONTACTS

COLLEGIUM DE LYON

Directeur : Hervé Joly
92, avenue Pasteur
69000 Lyon
T. : +33 (0)4 72 76 88 53
cecile.guezennec@universite-lyon.fr
www.collegium-lyon.fr

INSTITUT MÉDITERRANÉEN DE RECHERCHES AVANCÉES, AIX-MARSEILLE

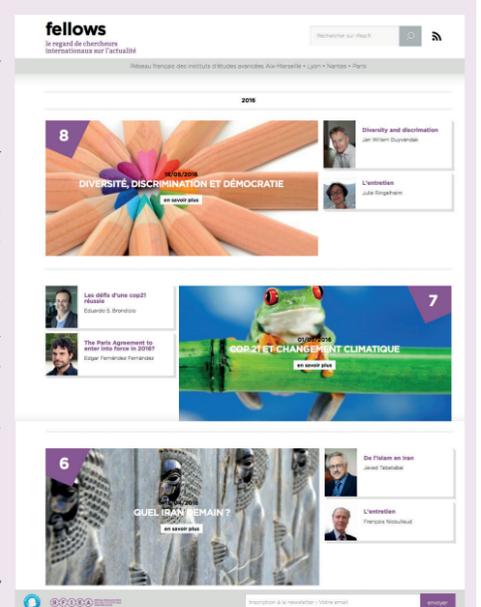
Directeur : Raouf Boucekkine
2, place Le Verrier, 13004 Marseille
T. : +33 (0)4 13 55 21 52
contact@imera.univ-amu.fr
imera.univ-amu.fr

• IEA DE NANTES

Supriya Routh et Vando Borghi, résidents 2013-2014, ont publié l'ouvrage *Workers and the Global Informal Economy* (Routledge, 2016) qui fait suite à l'atelier *Les travailleurs et l'Économie informelle mondialisée: perspectives inter-disciplinaires* organisé en 2015 à l'IEA de Nantes.

• IEA DE PARIS

« Les armes, le sang, les larmes. Mais comment, après le recueillement, tenter de penser l'événement? La "radicalisation" est devenue l'une de nos plus brûlantes questions » in Mark Lilla, résident 2014-2015 à l'IEA de Paris, « La fin des illusions d'une France sans frontières », in Nicolas Truong (ed.) *Résister à la terreur*, Éditions de l'Aube - Le Monde des Idées, 2016.



effectuer des séjours de recherche en France et à l'étranger et tous les appels à projets de financements de la recherche individuelle ou collaborative. Pour trouver votre séjour de recherche ou une bourse spécifique: <http://www.fundit.fr>.

INSTITUT D'ÉTUDES AVANCÉES DE NANTES

Directeur : Samuel Jubé
5, allée Jacques Berque, BP 12105,
44021 Nantes
T. : +33 (0)2 40 48 30 30
contact@iea-nantes.fr
www.iea-nantes.fr

INSTITUT D'ÉTUDES AVANCÉES DE PARIS

Directrice : Gretty Mirdal
17, quai d'Anjou
75004 Paris
T. : +33 (0)1 44 41 32 10
contact@paris-iea.fr
www.paris-iea.fr

POUR UNE HISTOIRE DES BIDONVILLES AU MAGHREB

Jim House | résident à l'IEA de Paris

Jim House est maître de conférences en histoire à l'université de Leeds (Grande-Bretagne), institution dont il a dirigé le Centre d'études francophones et codirigé le Centre d'études coloniales et postcoloniales. Ses recherches ont trait à l'histoire et à la mémoire des migrations coloniales entre l'Algérie et la France, aux violences coloniales en France, en Algérie et au Maroc et à l'histoire de l'antiracisme en France. Il est l'auteur de Paris 1961. Les Algériens, la terreur d'État et la mémoire, coécrit avec Neil MacMaster (Tallandier, 2008 ; édition originale parue chez Oxford University Press, 2006).

Q. : Votre recherche porte actuellement sur l'histoire des bidonvilles en Algérie et au Maroc. Depuis combien de temps ces bidonvilles existent-ils ?

J. House : C'est dans les années 1910 qu'apparaissent les premiers bidonvilles tant en Algérie qu'au Maroc, notamment à Alger et à Casablanca. Leur histoire est donc centenaire, même si le phénomène s'accélère au cours des années 1920 et 1930 et, surtout, après 1945, avec les famines persistantes et la reprise économique qui poussent les habitants de l'intérieur à s'installer dans les grandes villes. Pourtant, ces habitations sont à relier aux autres constructions provisoires qui existaient depuis plus longtemps et qui ont accompagné l'exode rural. Les bidonvilles sont le résultat d'une coproduction assez complexe entre locataires, propriétaires, municipalités, et État colonial. À l'époque coloniale, les migrations internes sont souvent autant de stratégies de survie dans des contextes de déstabilisation profonde des économies et modes de vie provoquée par la colonisation. Lieux de solidarité, les bidonvilles constituent des points de chute pour des nouveaux venus à la ville aux revenus plus que précaires, car les quartiers les plus anciens sont pleins, et les migrants souhaitent résider à proximité de leur lieu de travail. En outre, avant les années 1940, il n'y a pour ainsi dire pas de politique de relogement (sauf pour les ouvriers d'élite à Casablanca logés dans des cités ouvrières) et encore moins de logement social ; d'où la présence de citadins de longue date, dans certains bidonvilles en même temps que ces migrants récents.

Les autorités « tolèrent » les bidonvilles, essaient de les contenir, voire les déplacent jusqu'aux banlieues. Ainsi de Casablanca dès les années 1920, ce qui explique la taille beaucoup plus importante des bidonvilles dans cette ville (jusqu'à 40 000 habitants pour Ben M'sik et Carrières centrales – aujourd'hui Hay Mohammadi – à la fin des années 1940) par rapport à ceux d'Alger à la même époque, où le plus grand était probablement celui de Mahieddine (environ 13 000 habitants). Si chaque bidonville avait son propre profil socio-économique et régional, au fil des ans, les concentrations régionales en leur sein – signe au départ de réseaux migratoires hautement structurés – se diluent

à cause des densités accrues, des logiques économiques qui priment, et des mobilités des habitants. Aujourd'hui, la plupart des bidonvilles les plus anciens n'existent plus, exception faite d'une petite partie des Carrières centrales à Casablanca : mais des bidonvilles plus récents existent bel et bien, malgré des initiatives sérieuses depuis dix ans dans les deux pays pour les résorber, car les migrations internes n'ont pas cessé, en raison de l'attrait que la ville continue à exercer sur l'intérieur.



Les habitants des banlieues ou bidonvilles sont souvent présentés comme socialement ou politiquement dangereux. Ce discours n'est donc pas récent.

Loin de là. Tout d'abord, il faudrait citer une certaine méfiance (souvent réciproque) entre citadins et ruraux au Maghreb : la peur de ce que les Européens appellent la « population flottante » remonte bien loin et ne se limite pas à la seule époque coloniale. Pourtant, cette appréhension se renforce avec celle-ci, et « la peur du nombre » agite certains Européens dès les années 1930 : ces derniers pensent avoir (re)créé la ville coloniale à leur image, alors que d'autres logiques résidentielles, déjà évoquées, viennent compromettre cette vision. En effet, la rapidité spectaculaire de l'urbanisation et du développement économique suscite, dans un contexte de crise dans l'intérieur, des mobilités que les autorités coloniales ont bien du mal à contrôler dès les années 1920. Ce phénomène fait naître la figure de ce que j'appelle le « ni-ni » : l'habitant du bidonville dont on juge qu'il n'est plus vraiment rural et pas encore

urbain et qui, par conséquent, semble insuffisamment intégré à la ville. L'on retrouve cette idée dans les travaux de Pierre Bourdieu et d'Abdelmalek Sayad, ainsi que chez des analystes beaucoup moins critiques du système colonial comme Robert Montagne. Le « renversement démographique » à la défaveur des Européens, qui se renforce (à Casablanca) ou bien se crée (à Alger, dans les années 1950), va accélérer les tendances à la stigmatisation des bidonvilles et de leurs habitants dans bien des discours politiques et médiatiques.

servi de cachettes pour les militants et leur matériel et ont donc joué un rôle important dans la mise en place de la « ville souterraine ». Des liens parfois denses ont existé entre ces quartiers et les régions d'origine des militants nationalistes : dans ce sens, les migrations ont servi de ressource aux mouvements nationalistes. L'image turbulente des bidonvilles casablancais se prolongera dans la postindépendance avec différents moments de protestation accompagnés de violences sécuritaires (1965, 1980-1, 1990).

d'une série de facteurs parfois micro-locaux. De même pour les stratégies étatiques de contrôle et de surveillance. Précisons également que les taux de criminalité dans les bidonvilles ne semblent pas avoir été plus élevés que dans d'autres quartiers populaires, malgré l'imaginaire répandu faisant de ces quartiers des espaces criminogènes : le contrôle social exercé par les habitants jouait souvent bien son rôle.

Les médias français parlent souvent de l'immigration du Maghreb vers la France. Les migrations au sein même du Maghreb sont-elles aussi voire plus importantes ?

Les migrations internes et celles vers la Métropole sont souvent fonction de l'impact de la colonisation. Pourtant, comme l'a bien montré le sociologue Abdelmalek Sayad, chaque pays a tendance à ne parler que de l'immigration sans considérer l'émigration et l'impact des migrations sur les sociétés d'origine ; d'où son emploi du terme « émigration-immigration » pour désigner l'impossibilité analytique de leur séparation. Dans le cas algérien, il faudrait signaler le décalage très important entre, d'une part, la parution d'un nombre considérable de travaux, récents ou datant de l'époque coloniale, sur les Algériens en France métropolitaine et, d'autre part, les publications relatives aux migrations à l'intérieur du Maghreb. En France, le regard historien s'est surtout focalisé sur la naissance du nationalisme algérien en situation d'émigration-immigration en France métropolitaine – ceci en subordonnant l'histoire sociale à l'histoire politique. S'est ensuivie une sous-estimation de l'importance des migrations internes et de la manière dont ces migrations ont pu peser sur ce même développement. Il faudrait trouver un moyen d'intégrer tous ces éléments dans le même cadre analytique. De même pour les migrations de fuite (internes, ou bien vers la France, la Tunisie ou le Maroc) des Algériens pendant la guerre d'indépendance. Par conséquent, même si nous manquons de chiffres précis, il ne semble pas déraisonnable d'avancer que les déplacements internes au Maghreb colonial ont été quantitativement plus importants que les migrations vers la France métropolitaine à la même époque.

Comme on le sait, dans le contexte colonial, les Marocains et les Algériens colonisés se trouvent en situation de majorité démographique mais de minorisation politique. Avec la montée de la contestation anticoloniale dans les années 1940, la peur sociale et politique de la « population flottante » (souvent perçue comme un risque pour l'hygiène) se transformera progressivement en peur politique : après 1945, les mouvements nationalistes et communistes font des bidonvilles le symbole de la déstructuration de la société coloniale et de ses inégalités socio-économiques et ethniques les plus criantes. À Casablanca, les révoltes urbaines des 7 au 8 décembre 1952, qui ont débuté à proximité des Carrières centrales pour continuer à l'intérieur de ce quartier à bidonvilles, et qui ont attiré une très grande répression, vont fixer l'image d'un quartier de banlieue « à risque » aux yeux des autorités – n'oublions pas le contexte de guerre froide et de peur de toute « ceinture rouge », fût-elle casablancaise ou parisienne. Pendant les luttes pour l'indépendance, comme à Alger, les bidonvilles casablancais ont

À Alger, si l'attention tant médiatique que cinématographique et historique s'est surtout concentrée sur la Casbah, en réalité, pendant la « Bataille d'Alger » (1957) les parachutistes ont investi tous les quartiers populaires de la ville, dont des bidonvilles à proximité du centre comme Mahieddine : si la ségrégation ethnique a pu servir de ressource aux nationalistes, elle aura aussi facilité la répression bien loin d'éventuels témoins susceptibles de critiquer les violences de l'État colonial. Les grandes manifestations nationalistes des 10 au 11 décembre 1960 – qui auraient convaincu de Gaulle de la représentativité du Front de libération nationale (principal mouvement nationaliste en Algérie) – témoignent de l'existence et de la radicalisation des nombreux bidonvilles de la banlieue algéroise dont les effectifs ont été gonflés par les migrations de fuite pendant la guerre de libération. Toutefois, le travail d'archives et d'histoire orale que j'ai pu mener suggère que les niveaux de radicalisation et de mobilisation politiques dans les bidonvilles varient beaucoup. Ils sont fonction